

*Les autrices et
auteurs du Cercle des
auteurs normands
présentent*

Nouvelles

CDAN*édition*

Illustration : libre de droit par IA

Cette année 2024, nos amis du Cercle vous présentent des textes, chacun avec sa vision, son interprétation, sa sensibilité et ses émotions, un regard singulier et personnel ou sur la vie ou sur leur imaginaire.

Ce recueil montre un éventail très large des thèmes abordés dans le style d'écriture, à chacun, personnel, un regard nouveau sur un ciel griffonné.

L'ordre des textes est celui de leur réception.

Les autrices et auteurs de ces nouvelles sont, seuls, propriétaires des droits d'exploitation de celles-ci.

Sommaire :

-Préambule	page 9
-TOUTE VIE EST UN LIVRE INACHEVÉ Danydeb	page 11
-AU REVOIR, CONSTANT Corinne Deslandres	page 14
-JE, MAURICETTE, LA CLAQUEMURÉE Martine Decreuze	page 24
-LE SON DU SILENCE Marie Paule Guillemard	page 31
-TEMPÊTE Marie Paule Guillemard	page 47
-EN VOITURE EN ANGLETERRE Philippe Rouyer	page 67
-ANNE miC Hal	page 84
-CELUI DONT LE SIGNE ASTRAL ÉTAIT LA MER Marc Authouart	page 100
-Postambule	page 138

Préambule

La **nouvelle** est un récit habituellement court. Apparu à la fin du Moyen-Âge, ce genre littéraire était alors proche du roman et d'inspiration réaliste, se distinguant peu du conte et de la fable. À partir du XIX^e siècle, les auteurs ont progressivement développé d'autres possibilités du genre, en s'appuyant sur la concentration de l'histoire pour renforcer l'effet de celle-ci sur le lecteur, par exemple par une chute surprenante. Les thèmes se sont également élargis : la nouvelle est devenue une forme privilégiée de la littérature fantastique, policière, et de science-fiction. (Source wiki)

Notre souhaitons que ce recueil soit le plus ouvert, ouvert aux genres, ouvert aux thèmes, ouverts aux styles, ouverts à l'émotion...

Ci-après, vous voyagerez dans des mondes bien différents... et c'est ce que nous recherchons.

danydeb

« TOUTE VIE EST UN LIVRE INACHEVÉ »

Ce n'est pas facile d'écrire sa vie et son histoire. Je suis tellement brouillon que je perds des pages, et puis il y a des parenthèses qui n'intéressent personne, des trous noirs, des choses irracontables où rien n'est à s'attarder sur des faits insignifiants voire sordides, sur lesquels il faut tourner rapidement les feuilles et mettre un point à la ligne pour dépasser un passé sans s'appesantir, ne pas s'attarder sur le présent pour pouvoir envisager le futur avec le conditionnel avec ses des si, bien sur.

Les si et les mais vous rappellent que sous la dictée on se laisse emporter et que les idées vont plus vite que la réalité. Il faudra inévitablement rectifier certaines lettres formées qu'elles soient à la craie sur le tableau noir, avec un chiffon pour effacer, et recommencer à s'appliquer, à élaborer un autre programme comme le bon élève toujours prêt à se lever, venir s'exposer devant la classe souriante et moqueuse, avec audace !

La vie n'est qu'est un cahier à griffonner sur lequel des ratures sont faites d'un trait noir, puis l'encre a continué malgré tout à couler quel que soit le support L'histoire a continué son cours avec ses silences, ses réticences, ses explosions de joie et ses souffrances.

Cahier ou livre ouvert, il y a toujours des passages et des « non-dits » qui manquent ou pourtant des interdits sont découverts, secrets de famille révélés quand des indiscrets fouillent et retrouvent des papiers cachés. On ne peut vivre sans laisser de trace, une vie n'a pas de sens sans histoire fût-elle en pointillé, peut-être banale aux yeux des tiers. La motivation de chacun le regarde sans « parler » de chance ou de malchance. La vie s'écrit et se décrit et les énoncés se traînent au fil du temps avec ses lettres de l'alphabet qui s'égrènent et germent plus ou moins sauvagement, selon les capacités de son jardinier maître confirmé ou apprenti sorcier...

Victor Hugo disait « LA VIE EST UN LIVRE INACHEVÉ »

Pour ma part j'ajouterai « une histoire écourtée par la mort qui arrive, toujours avant l'heure, le meilleur restant toujours à vivre ! » On l'espère ici... ou ailleurs !

Que serait la vie sans les livres ?

Que saurions nous de l'intérieur des cœurs battants si les mots n'avaient pas été bavards et rapportés pour nous en expliquer le sens ?

Non, le livre ne peut disparaître, la modernité ne peut empêcher le besoin de livres sous toutes ses formes, et de

graver sur le papier toutes sortes de conceptions des auteurs avec chacun leur style bien particulier. Il y aura toujours des preneurs, des curieux amoureux du beau papier. Avec le goût du beau et le besoin de toucher qu'on ne pourra faire disparaître.

Que serait-ce la vie sans les écrits ?

Je vois avec bonheur des lettres se former, l'encre s'absorber et s'imprégner sur le papier, c'est un peu de moi cette sève qui s'écoule que je vous « livre » que j'ose vous donner à lire, sans pudeur, cherchant à vous atteindre, par-delà ma vie cachée, rompant la solitude. Un stylo à la main tant que ma main sera vivante, pour tenter de vous rejoindre, bien chers lecteurs.

Savoir lire, écrire et laisser dire !

Corinne Deslandres

AU REVOIR, CONSTANT

Courir sur la plage, à l'aube, accompagné du vol des goélands était un plaisir absolu que rien ne pouvait gâcher, ni la pluie, ni les rafales, mais ce matin, son pied buta contre un objet à demi enseveli dans le sable qui faillit l'envoyer au tapis : une bouteille en verre.

D'abord, au contact brutal de son orteil contre le goulot de la bouteille qui seul, émergeait du sable, Fabrice poussa un cri de douleur et de colère. Il maudit tout à la fois l'interruption forcée de son indispensable séance sportive matinale, la bêtise de ses congénères qui trouvaient normal d'abandonner leurs détritrus à deux pas de la mer, et leur inconscience face au risque de blesser d'autres humains qui eux, n'avaient rien demandé et se comportaient correctement. Comme presque chaque jour, il allait devoir ramasser les déchets des autres et déposer ce — sans aucun doute — vestige de soirée alcoolisée dans le bac prévu à cet effet, à l'entrée de la plage.

La vive douleur de cette agression matinale l'ayant mis à genoux, il resta dans cette position pour extraire du sable humide la fautive, que la marée descendante n'avait eu ni la force, ni peut-être l'envie, de reprendre avec elle. La bouteille étant assez profondément ensevelie, il dut creuser tout autour avec ses mains, tel un Labrador farfouillant frénétiquement des pattes et de la truffe à la recherche d'un trésor imaginaire.

Mais ce trésor-là n'avait rien d'imaginaire ! Après quelques minutes d'effort, Fabrice découvrit une bouteille longue et fine dont le verre, dépoli par la mer, laissait apparaître un rouleau de papier jauni. Soudain intrigué, il jeta un œil alentour et se dit qu'il était préférable de quitter la plage pour poursuivre l'investigation au calme, et seul. S'il croisait ici des passants ou des connaissances, ils poseraient des questions, voudraient prendre des photos...

Cette pensée lui fit presque oublier sa douleur. Il enroula la bouteille dans son sweat-shirt et remonta chez lui d'un pas claudiquant mais rapide, lunettes de soleil sur le nez. Heureusement, à cette heure matinale, il ne rencontra personne.

Après son divorce dix ans plus tôt, Fabrice était revenu s'installer sur cette côte normande qu'il aimait tant. Il avait acheté une maisonnette de bord de mer qui, retapée et aménagée, avait parfaitement rempli son rôle réparateur après les heures sombres du fiasco conjugal. Elle accueillait aujourd'hui le grand désordre littéraire et cartographique de son métier d'historien maritime, ainsi que toutes sortes d'objets chinés ou offerts, parfois trouvés, qui agrémentaient et animaient son univers de jeune quinquagénaire résolument célibataire. Hormis son travail d'écriture et de recherche, sa vie était remplie d'amitiés anciennes et nouvelles, qui se croisaient ici au gré de week-ends ou d'apéros prolongés. Tous avaient été nourris, abreuvés, dégoûtés parfois, des bons et mauvais tours de la vie. Ils en retenaient les belles ou douloureuses leçons et profitaient maintenant du meilleur, au credo de « puisqu'on a

la chance d'être en vie, soyons heureux aussi souvent que possible ! » Quelques-uns, emportés trop tôt, n'apparaissaient plus désormais sur la traditionnelle photo de retrouvailles annuelles. Ils étaient là cependant, plus présents que jamais dans les conversations, les souvenirs, les couchers de soleil.

Arrivé à son refuge, Fabrice se rendit directement à son bureau, qu'il débarrassa de l'habituelle pagaille de papiers, livres et photos, déroula le sweat-shirt et put enfin contempler sa trouvaille. Il crut voir, à travers le verre opaque, que le morceau de papier était maintenu enroulé par un anneau doré. Une alliance ? Plus intrigué que jamais, il entreprit d'ôter le bouchon de liège, profondément enfoncé dans le goulot. Après vingt minutes de manipulations chirurgicales et le recours à quelques outils appropriés, le document et son entourage métallique furent enfin libérés.

Avec la prudence d'un démineur, Fabrice déroula fébrilement et lentement le carré de papier et découvrit enfin ces quelques lignes, dont l'écriture était aussi tremblante que les mains qui le tenaient aujourd'hui : « dites à Lionel et Jeanne que je les aime. Adieu. Constant Pardieu, 9 novembre 1971. *Maori* ».

Fabrice en avait le souffle coupé. Son corps s'était figé mais son cerveau était en ébullition. Un message d'adieu ? *Maori*... Oui, le cargo *Maori*... en 1970... non, 71... Était-il vraiment possible qu'il fût en possession d'un vestige de ce mystérieux naufrage ?

Il secoua la tête comme pour effacer l'ardoise magique de ses pensées et décida de mettre quelques minutes — et

mètres — de distance entre lui et cet événement aussi inattendu qu'énigmatique. Il alla à la cuisine, se prépara un café et deux tartines grillées. Ce rituel quotidien et réconfortant lui rendit un peu de sérénité et de maîtrise. Il envoya un message à son éditeur pour reporter le rendez-vous téléphonique prévu trente minutes plus tard, prétextant une chute sans gravité sur la plage. Ce mensonge qui n'en était pas un lui permettrait de consacrer le reste de la matinée à sa découverte. Puis il prit une douche, s'habilla et put enfin reprendre son tête-à-tête avec ses nouveaux locataires.

En expert des documents et objets historiques, il relut les mots, encore et encore, s'imprégna de l'écriture, observa à la loupe la texture du papier, l'aspect de l'encre, étudia scrupuleusement la bouteille, le bouchon, l'anneau. Il s'agissait bien d'une alliance, dont la gravure intérieure « Constant et Jeanne, 12 juin 1965 » ne laissait aucun doute quant à l'authenticité du trésor — il pouvait désormais légitimement employer ce terme — qu'il avait entre les mains. Il ne pouvait s'empêcher de visualiser mentalement l'impensable et interminable voyage de cette bouteille, qui avait étrangement choisi de heurter le pied d'un historien de marine ! Il pensait surtout à cet homme qui, dans la totale conscience de sa mort inéluctable et l'énergie du désespoir, avait mis toute son âme et consacré ses derniers instants à écrire ces mots, à y joindre son alliance et à confier toute la force de son amour à cette mer impitoyable qui l'emporterait bientôt.

Cette déchirante pensée lui renversa le cœur et embua ses yeux. Sa décision était prise, il devait tenter de restituer ce trésor à la famille de Constant Pardieu.

Après cette avalanche émotionnelle, l'esprit méthodique et rationnel de ce passionné d'histoire maritime reprit le dessus et se mit immédiatement en action. Il prit des photos, vida une vieille boîte à biscuits qui lui servait habituellement de vide-poche, la tapissa d'une écharpe qui traînait là et y déposa soigneusement les précieux objets. Puis, pour mieux se concentrer, il rangea le tout dans un tiroir de son bureau et se replongea sans attendre dans l'histoire du cargo *Maori*.

Rompu à la recherche d'informations historiques, il se rendit immédiatement sur le site de la Société d'Archéologie et de Mémoire Maritime et retrouva sans difficulté de nombreuses données sur ce naufrage. Le cargo *Maori*, de retour de Nouméa et à destination du Havre, s'était perdu corps et biens le 9 novembre 1971, sans raison connue. Il n'y eut qu'un seul rescapé. Fabrice fut même étonné de la quantité et de la précision des données fournies : poids de la cargaison, heure du dernier appel radio, liste des victimes... parmi lesquelles figurait bien un Constant Pardieu, 27 ans, second mécanicien !!

Il lui fallait maintenant explorer les méandres des réseaux sociaux pour essayer de retrouver trace de cette famille. Pardieu, un nom plutôt commun, ce ne serait peut-être pas simple. Pour des raisons générationnelles évidentes, une recherche sur le fils de Constant lui semblait plus judicieuse. Seuls trois Lionel Pardieu apparaissaient dans les résultats de

recherche : un à Marseille, qui semblait avoir une trentaine d'années. Trop jeune. Un autre sans photo de profil et dont aucune information privée n'apparaissait. Le troisième vivait à Torquay, dans le sud de l'Angleterre. Fabrice fut frappé par son regard franc et doux. Il déroula sa liste d'amis, restée publique. Frédéric... James... Clara... un restaurant, un club de tennis... et Jeanne.

« Yes, yes, yeeeeesssss !!! » cria Fabrice en se levant d'un bond. Le bruit de la chaise tombée au sol fit trembler les murs et déguerpir le chat. C'était presque trop beau pour être vrai, si facile, si rapide ! Lui qui avait si souvent maudit la pieuvre Facebook pour son ingérence dans sa vie privée aurait volontiers serré dans ses bras le roi Zuckerberg s'il avait été dans la pièce. Le cœur battant il se rassit, passa ses mains dans ses cheveux comme pour rassembler les morceaux éparpillés de son cerveau et réfléchit à la façon dont il allait aborder Lionel et Jeanne. Il les appelait maintenant par leurs prénoms tant il avait l'impression de les connaître, mais il ne devait pas oublier qu'eux n'avaient aucune idée de son existence. Il ne pouvait pas débarquer dans leur vie comme on saute à pieds joints dans une flaque, il fallait prendre des précautions rédactionnelles, ne pas rater ce premier contact. Après une brève présentation personnelle et professionnelle, il raconta de la façon la plus neutre et la plus synthétique possible son aventure du jour. Il joignit les photos, mettant un point d'honneur à rassurer son interlocuteur sur l'honnêteté de sa démarche, parlant de son métier d'historien et de sa connaissance du naufrage du *Maori*, ainsi que de l'immense

plaisir qu'il aurait à restituer ces objets à la famille de Constant. Il ajouta ses coordonnées, une conventionnelle formule de politesse, puis cliqua fiévreusement sur « envoi ».

Il fit de son mieux pour occuper l'heure qui suivit le plus sereinement, ou plutôt le moins nerveusement possible. Il enchaîna les tasses de café, allant et venant d'une pièce à l'autre, prenant un objet, le reposant, regardant par la fenêtre en tapotant sur la vitre... Il finit par se dire que la réponse mettrait peut-être des jours à venir, que d'ailleurs elle ne viendrait peut-être jamais, ou qu'on le prendrait pour un illuminé, ou un de ces arnaqueurs en ligne qui... Ce flot de pensées fut interrompu par le son familier de notification de nouveau message. Lionel Pardieu lui répondait ! Il prit le temps de respirer profondément, soudain pleinement conscient de l'intensité et de la rareté du moment qu'il était en train de vivre.

« Merci monsieur pour votre message. Ma mère se trouve justement chez moi aujourd'hui et nous avons pris connaissance ensemble du récit de votre découverte, qui nous a profondément surpris et bouleversés. Ce que vous venez de trouver est d'une inestimable valeur à nos yeux et à notre cœur, et nous n'en avons bien sûr aucune connaissance. Ma mère avait 25 ans au moment du naufrage, moi 4. Comme vous le comprendrez sans doute, nous souhaitons d'abord prendre un peu de temps pour partager, elle et moi, toute l'émotion et aussi la tristesse de revivre cet épisode dramatique de notre vie. Mais nous vous recontacterons très prochainement pour

définir les modalités de notre rencontre. À très bientôt et merci encore ».

À ce moment précis, Fabrice se sentit envahi d'un grand sentiment de soulagement, d'une sensation de boucle bouclée, de mission remplie. Sans rien laisser paraître de son exaltation et de son impatience, il assura Lionel de toute sa compréhension, lui proposa de le recontacter lorsque lui et sa famille seraient prêts. Puis ses pas le menèrent sous la véranda, où il s'assit dans le vieux fauteuil d'osier. Le chat, sans rancune d'avoir été brutalement tiré de son sommeil une heure plus tôt, sauta lestement sur ses genoux. Toute la puissance émotionnelle de cette invraisemblable matinée l'envahit alors et il fondit en larmes, soudain assailli par une multitude de pensées troublantes. Assis face à la mer, il lui semblait tout à la fois visualiser le *Maori* dans la tempête, ressentir la terreur du naufrage, entendre les cris des marins face à cette cruelle fatalité, et aussi partager l'émotion de Jeanne et de Lionel qui à ce moment même, de l'autre côté de la Manche, revivaient l'enfer d'un jour qui avait dramatiquement bouleversé leur vie, grâce à lui, ou à cause de lui. Avait-il bien fait ? Il était trop tard pour avoir des doutes, trop tard pour se poser des questions. Il repassa dans sa tête les mots de Lionel et se dit qu'il avait agi de la bonne manière.

Fabrice passa les jours suivants dans une cotonneuse apesanteur. Il se sentait vidé, fatigué, mais baigné également d'une grande sérénité. Il s'était familiarisé avec ces voyageurs du passé, venus à sa rencontre sur une plage normande, perdus, fatigués mais déterminés à aller au bout de leur

périple. Il apprenait à les connaître un peu mieux chaque jour, savait qu'ils allaient partir bientôt, profitait de leur présence en attendant leur départ. Il n'avait parlé de tout cela à personne, redoutant l'inévitable effet tache d'huile local, voire national, de cet événement. Tout allait si vite aujourd'hui !

La semaine suivante, quelques autres messages furent échangés avec la famille de Constant et une première rencontre virtuelle fut programmée. À l'heure convenue, Fabrice se connecta et put découvrir, non sans émoi, les visages de Lionel et de Jeanne. D'une même voix, ils le saluèrent d'un joyeux et chaleureux « bonjour Fabrice ! »

Lionel avait aujourd'hui 56 ans, Jeanne 77. La jeune veuve, peu après la disparition de son mari, ne pouvant supporter de rester dans cette maison qu'ils venaient d'acheter, avait décidé de partir rejoindre sa sœur Claudine, qui vivait depuis peu à Torquay avec son mari Andrew. Traverser la Manche en bateau avait été une nouvelle et bien douloureuse épreuve mais la douce et bienveillante présence familiale leur permit de remonter cette vertigineuse pente de désespoir et de colère. Claudine et Andrew les aidèrent à construire une nouvelle vie en Angleterre et aujourd'hui, ils vivaient toujours tous dans cette jolie ville côtière, à quelques kilomètres les uns des autres. Le corps de Constant n'ayant jamais été retrouvé, ce dernier message allait leur permettre de lui dire adieu, tout en le gardant près d'eux pour toujours. La discussion, certes empreinte d'émotion, fut cependant gaie et animée. La mer dépolit le verre et le temps cicatrise les plaies.

Trois semaines plus tard, c'est donc du côté britannique de la Manche que Fabrice rencontra la famille Pardieu. Ils étaient tous là, Lionel et sa femme Kate, Claudine et Andrew, les enfants des deux couples, et Jeanne. Quand il sortit de la voiture, elle s'avança sur le perron et le serra longuement dans ses bras. Les présentations faites, ils entrèrent tous dans la maison. Le moment était venu. Dans un geste spontané de communion familiale, ils se prirent tous par la main lorsque Fabrice sortit précautionneusement le flacon de sa valise. Le silence était total mais les cœurs battaient à tout rompre. C'est alors que Jeanne, assise à la table de la salle à manger, entourée des siens, put enfin retrouver son mari, le toucher, le voir, l'imaginer dans ses derniers instants de vie. Elle embrassa la lettre, posa l'alliance contre son cœur et murmura « au revoir, Constant ».

Fabrice sortit discrètement du salon, préférant laisser seuls ses nouveaux amis en cet exceptionnel instant d'intimité familiale, même si lui aussi était en train de vivre un des moments les plus intenses de sa vie. Dans l'entrée, il découvrit la photo en noir et blanc, joliment encadrée, d'un homme jeune et souriant. Constant, bien sûr. Fabrice lui sourit en retour, comme partageant avec le marin un clin d'œil complice.

Son téléphone vibra dans sa poche, un message de son éditeur : « Suite à notre dernière conversation, as-tu trouvé le sujet de ton prochain roman historique ? » Il répondit « oui, il se trouve sous mes yeux en ce moment même. On en reparle demain ? »

Martine Decreuze

JE, MAURICETTE, LA CLAQUEMURÉE

Je n'ai plus qu'à remâcher des lambeaux de vie, de ceux qui reviennent, qui frappent à la porte de la mémoire. Sûr que ça va s'effiloche. Autant s'atteler à faire revivre des souvenirs. J'ai plus rien à faire qu'à les rafistoler et les ramener à la lumière. La lumière, y'en a plus là où je crèche maintenant. Ne pas se laisser chiffonner par la mélancolie. Faut dire que ça n'a jamais été trop le genre de la maison.

De l'absurde désir d'une absence au monde je m'suis éclipsée... Une vie passée à la trappe sans y trouver à redire. Pas de coup d'éclat. Je m'en souviens plus trop. Si, peut-être, l'ombre d'un doute, d'une absurde vérité, là devant moi. Un verdict. Autant avouer que je m'suis laissée aller dans un glissement d'indifférence. Un détachement. Je n'ai pas cherché à me retenir. Les lendemains, plus le goût de les appeler. Un leurre. Désespérance de ce qui restait à vivre ? Une sorte de nausée. Difficile à définir si quelqu'un m'avait posé la question. Les circonstances en point d'interrogation.

J'avais rarement eu le loisir de lâcher les manettes au cours de ces quelques décennies de besogne. Pas de quoi me lamenter. Le courage, on me le reconnaissait. À croire que c'était dans ma nature. On me disait femme de tête. Un brin âpre au gain, murmuraient certains. J'assumais, pas question d'une remise en cause. À l'image de la Dame de fer qui régnait chez nos voisins d'en face. Des heures à maîtriser le quotidien.

Ah la fatigue et le stress ! L'estomac le payait. J'étais pas du genre à m'écouter. Ma bonne copine Lise me mettait en garde. C'est qu'il fallait s'y tenir derrière le comptoir du matin au soir, les entendre s'abreuver d'apéros, de bibine, de petits blancs secs et de mots pour dire du rien, à mouliner le passé jusqu'à le scotcher au présent. Prêter une oreille à tout ça, c'était à se flinguer certains jours. Surtout quand le ciel de novembre était prêt à nous tomber sur la tête. Parfois, j'pouvais accorder un brin d'écoute, de compassion. S'ensuivait en général très vite l'agacement d'un trop-plein de vide. Alors siffler l'arrêt comme dans une cour de récré.

J'ai tout mon temps ; autant m'accorder un détour par la cour de récré de ma petite école de village ! Les souvenirs d'une enfance se précipitent. C'est qu'on finit par y trouver refuge à un moment ou à un autre de l'existence. Pas le temps de trop s'y attarder en cette époque-là. On entrait vivement dans le monde du labeur. Pas de quoi y trouver trop à redire : le comptoir est devenu mon univers. J'avais mon franc parler. Je n'ai pas renâclé à la tâche ainsi que papa se plaisait à le dire. Il est parti bien trop tôt, lui. Il m'a laissé un peu de sa tendresse bourrue qui piquait comme sa moustache. Dans la famille, l'affection, on en faisait pas des tartines.

Je dirais que l'autorité m'était naturelle. N'aurait pas fallu me manquer de respect. D'ailleurs, personne ne s'y est aventuré. J'étais maîtresse à bord du bar « *au pélican qui fume* ». Pas question d'écorner la réputation de mon établissement. Je savais y faire. Y'avait pas qu'une clientèle à la dérive. À l'heure du déjeuner les tables se remplissaient avec

son lot d'habitues. Et même du beau monde ! Pas question de mollir : un vrai rodéo dans une cuisine grande comme un mouchoir de poche avec un personnel pas toujours dans le tempo et sur lequel il aurait été illusoire de se reposer. J'étais pas toujours d'humeur à prêter une oreille à leurs turpitudes mais ça m'arrivait au moment où la vie partait à la dérive pour les jeunettes qu'étaient pas bien armées pour la survie, sans compter une famille qui godaillait.

Au fil des années, je n'avais pas ménagé mes efforts pour améliorer le cadre. Pour la déco, j'avais voulu l'univers marin. La sculpture de Jacot le pélican trônait au-dessus de la porte, affichant une présence souveraine. Dans l'arrière-salle donnant sur cour, l'artisan avait préconisé une ouverture dans le toit. Ça avait apporté de la clarté. Disposer les tables dans un endroit restreint pour circuler et se croiser habilement au moment du service relevait du défi. La salle donnant sur l'extérieur, devant le bar, était devenu le foyer des traîne-savates, des sans-emploi, des sans avenir, des anciens, des copains : leur port d'attache. Ça jouait aux cartes, ça retricotait le fil d'une vie, ça remâchait les désillusions, ça s'émoustillait devant l'écran où défilaient courses de chevaux, jeux de tirage en tous genres. Je n'avais pas tardé à river cet écran sur un mur. Pas vraiment mon truc mais je l'ai jugé indispensable pour ces après-midis où certains vivaient d'espoir. La Mauricette avait ses moments d'apitoiement pour ceux qui n'avaient plus guère d'attaches.

Les beaux jours, assez capricieux en notre région, voyaient arriver des touristes de passage, poussés par la découverte de

l'arrière-pays. Fallait aimer la froidure pour mettre les pieds sur les plages dans ce coin-là. La salle s'ouvrait sur le trottoir investi en terrasse. La vie se requinquait au soleil ; l'optimisme gagnait du terrain. Les indéracinables, eux, ne s'exposaient pas à l'extérieur, préférant l'abri d'un huis clos où cultiver l'entre soi.

En un mot j'avais su mener mon affaire ! J'avais le chic pour faire copain copain avec bon nombre de personnes étrangères à mon milieu. Ma faconde, mon rire, y étaient pour quelque chose, en un mot : le personnage. J'en étais un. Mon entourage l'avait sculpté. Du sur mesure. Et puis je traînais pas mes origines comme un 15 tonnes derrière moi, ni mon physique. Je m'en suis pas encombrée ou j'ai remisé le lot à la cave.

J'ai eu un mari -Henri, épousé en mon jeune âge. Ne faudrait pas que je minimise sa présence à mes côtés pendant quelques brèves années ni ce à quoi nous avons œuvré ensemble. Rien à lui reprocher sinon une mollesse, une bonne pâte à pétrir. Il m'acceptait en tout. Dieu, comme c'était lassant. Pas fun comme disaient les mômes. Les féministes auraient eu de quoi m'arracher les yeux pour ces propos. Je n'avais pas à me plaindre ! Pas d'acrimonie au moment du divorce ni de démêlés à coup d'avocat. Pas d'enfant, seulement une chienne « Albion » pour laquelle nous avons choisi la garde alternée. Peut-être un peu chamboulée les premiers temps de cet arrangement. Elle m'en n'a rien dit ! Quand Henri est décédé, elle a retrouvé ses habitudes au bar sans rechigner.

Au fil des années, j'ai senti l'épuisement me gagner, le corps encaissait, je luttais à coup de médocs. Tellement dur de penser à lâcher mon port d'attache. Un vrai crève-cœur. Un peu dingue mais l'idée d'abandonner les habitués me chagrinait. Lise me disait que c'était moi qui me sentirais démunie pour le coup car j'étais addict au public. Elle avait tendance à me charrier. J'étais pas toujours d'humeur à me laisser chambouler. J'avais pas forcément l'humeur au beau fixe. Je subissais les tempêtes des grandes marées dans la tête comme disaient mes sœurs. J'étais dans la position d'une actrice qui n' imagine pas quitter la scène. Mon personnage, pour ne pas dire ma personne, figurait souvent dans les pages de la presse locale. C'était pas rien ! J'en tirais de la fierté, je peux m'en vanter et me lancer des fleurs.

Les problèmes de santé ont eu raison de mon acharnement. Les médecins et l'entourage ont tiré la sonnette d'alarme. Figurez-vous que j'ai pris la décision de vendre ! Tout s'est enchaîné pour le mieux et au plus vite. Pas chialer que j'me disais. Je suis allée me poser dans une maison trônant sur un terrain en pointe dominant le chemin des douaniers. La mer y donnait des spectacles à toute heure du jour et de la nuit. Les regrets se glissaient dans mes rêves et mes insomnies.

Impossible de retrouver trace de la suite...Le trou de mémoire. Elle se cabre soudainement et se refuse à l'évocation des pages d'une histoire qui doit faire mal, celle de l'accident entre autres. Le choc à mon réveil, ficelée sur un lit d'hôpital, privée de tout mouvement pendant si longtemps. Le supplice d'une remise sur pieds... J'ai bien cru y laisser ma peau. J'ai

enfin repris le chemin de cette chienne de vie. Des jours chaotiques emmanchés les uns après les autres.

Le relationnel a repris du service me disait un voisin quand j'ai commencé à lancer des invitations à l'apéro. Un petit réseau m'a apporté son soutien. Le miracle a eu lieu le jour où j'ai rencontré Léo. Il est devenu mon pote, mon ami. Il dessinait. Assez fou, l'art entraînait en résonance avec une envie qui me revenait. Mine de rien l'art m'intéressait. J'y avais pris goût en me plongeant dans des livres, l'héritage d'une vieille cousine. J'étais un peu artiste derrière le bar ! J'me suis essayée à la peinture acrylique. Je jouais avec les couleurs. Les représentations sortaient de mon imagination. L'impression d'avoir de l'inspiration à gogo. Le besoin de vider mon sac au moyen de mes pinceaux. J'me surprénais. J'ai posté des tableaux sur Internet. Le succès s'est pas fait attendre. Je vendais. Mon ami a proposé une exposition. J'ai fait encadrer des toiles, histoire de leur donner un peu plus d'éclat. Léo s'occupait des affiches. Il disait les « flyers » : le top pour la com. J'm'étais prise au jeu de la marchande d'art. J'endossais toutes les casquettes du rôle. Cocasse pour ceux qui m'avaient connue dans une vie antérieure. Moi, la « momo », je surprénais.

Ma mémoire ça ressemble à un puzzle ; y a des pièces manquantes pour finir de rafistoler les étapes de mon passage ici-bas. Les autres le feront peut-être à ma place. Ils ravauderont les morceaux. Ils broderont à coup sûr. Chacun aura sa version et s'y tiendra. Ils iront jusqu'à me plaindre. Y a toujours des pleureuses. Tout de même, j'échappe pas à la

question : qu'est-ce qui restera de ce que j'ai vécu et à quoi ça aura servi de trimer autant ? Dame comme s'il était temps de se poser la question. J'en ris !

Combien de fois j'ai pu me dire que j'avais pas le temps de... Dans le noir de cette fosse, il en manque pas, j'peux m'en servir à pleines poignées. Le jour est illimité, figé dans l'éternité. J'en ai pris pour perpète. J'vais finir par sombrer pour de bon quand y aura plus de jus. J'arrête pas de penser que ma volonté n'a pas été respectée ou n'a pas pu l'être. Pas de place pour les regrets ni la voix pour crier ni le cœur à chialer. Qu'est-ce que ça peut bien faire que la crémation n'ait pas été possible ? Je sais même pas pour quelle raison. C'est peut-être mieux de pas être passée à la rôtissoire.

Avec une tombe, c'est comme si on laissait une trace : un semblant de présence, un lieu devant lequel passe du monde qui s'arrête ou pas, se souvient ou pas mais ça crée l'illusion. Quelquefois ça cause deux ou trois minutes « tu te souviens...et dire que... c'est-y pas malheureux...elle est bien seule là où qu'elle est... ». Ici dans ce coin gadouilleux du cimetière, pas de visite. L'oubli ? Rien qu'une dalle cimentée. C'est froid ! Pas de fioritures. Autant dire que j'ai toujours détesté ces dépôts de bondieuseries, de plaques, d'ex-voto de tout poil, de fleurs artificielles. Tout de même, une pichenette pour l'idée que j'm'étais taillé de ma petite personne, la « momo » des jours où j'étais connue, reconnue, chahutée dans la bonne humeur des soirs de fête au bar. J'y pense : qu'est-ce qu'il a pu devenir Jacot, mon pélican qui fume ? Si ça se trouve, lui, il m'attend encore.

Marie Paule Guillemard

LE SON DU SILENCE

Judith était institutrice. « Être, sembler, paraître, devenir » étaient des verbes enchaînés qu'elle répétait depuis des années qu'elle était devenue enseignante. « Être ce que je suis, ou sembler l'être. Le paraître et peut-être un jour le devenir... » ?

Jeune fille, elle s'était beaucoup cherchée : « Qui suis-je » ? Comment se définir face au monde et envers soi-même ? Avoir une personnalité propre ou s'efforcer d'être celle que vous rêvez de devenir. Il n'est pas toujours simple de se trouver, de se reconnaître sans voir son reflet à travers le regard des autres. Faire comme si, pour ne pas blesser, pour faire plaisir ou avoir la paix. Elle s'observait, comme par le trou d'une serrure, paraître et sembler être !

Elle se souvenait des cris de sa mère sur un mari que l'alcool rendait violent. À travers la cloison de sa chambre elle entendait des éclats de voix, sans toujours distinguer les paroles proférées. Parfois des hurlements lui parvenaient et la porte d'entrée claquait. Il sortait pour écouter et ne plus écouter les réprimandes. Il revenait comme si rien ne s'était passé avec un bouquet de fleurs ou des courses que personne ne lui avait demandé d'aller chercher. Ce soir-là c'était la fête, on se raccommoait et on lui pardonnait. Un rituel de réconciliation immuable. Une fois encore il avait gagné.

Il n'était pas son vrai père mais il l'était devenu peu à peu après des années de cohabitation au domicile familial. Avec Judith, il était plutôt cool. Il ne la grondait presque jamais. Il riait même de ses bêtises, sans doute pour provoquer sa mère et lui chercher querelle. Pour consoler la fillette d'une mauvaise note, il lui expliquait que sa vie n'en dépendait pas et qu'elle n'allait pas la rater pour autant. Parfois, il réclamait qu'elle dorme au milieu d'eux dans le lit conjugal. Une proximité qu'elle ne goûtait guère, à laquelle elle avait tenté de s'habituer et qu'elle subissait ayant une peur incontrôlée du noir.

Au cours de la nuit il se retournait en grognant et la renvoyait dans sa chambre, affirmant qu'elle n'avait plus l'âge d'être ainsi collée à sa mère. Il était bien difficile de comprendre les adultes, mais elle respectait ses parents, avait appris à se taire et à s'enfermer dans des rêves d'ailleurs. Elle jouait à être quelqu'un d'autre. Faisait semblant s'être une actrice qu'on avait mise là pour interpréter un rôle.

Pourtant elle aimait sa maman. Elle détestait la fâcher ou être l'objet de son courroux. Lorsqu'elle commettait une bêtise, sa mère entrait dans sa chambre pour la lui faire avouer. Elle restait un moment en silence, les yeux fixés sur Judith. La fillette faisait mine d'être affairée à autre chose. En levant la tête, il lui arrivait d'apercevoir une larme sur la joue de sa génitrice. Voir pleurer sa mère lui était insupportable. Elle était ce que Judith avait de plus cher. Elle se mettait alors à pleurer avec elle. Ses sanglots, qui passaient pour du remords,

incitaient l'adulte à la prendre dans ses bras. Judith pensait que sa mère avait oublié sa requête. Mais elle revenait à la charge :

— Pourquoi as-tu fait cela ?

Émue par la tendresse dont elle faisait preuve plutôt que de crier, comme elle le faisait sur son époux, Judith lui dévoilait la vérité, demandait pardon et jurait de ne plus recommencer.

À l'école Judith travaillait bien avec l'ambition d'échapper à son milieu qu'elle trouvait mesquin. Elle rencontra Kévin sur les bancs de la maternelle. Un petit garçon brun aux yeux noirs perçants déjà très sûr de lui. Il avait quelques mois de plus qu'elle et ils étaient dans la même classe. Il devint rapidement comme un frère, son meilleur et seul ami. Ils passèrent leurs études à se disputer la place de premier. C'était un jeu entre eux. Ils ne s'en voulaient pas pour autant quand l'un devançait l'autre. Ils se voyaient quotidiennement dans l'établissement et à l'extérieur. L'été, ils allaient à la piscine. Il aimait l'entraîner dans des compétitions où il se devait d'être le vainqueur, orgueil masculin oblige. Ils faisaient aussi des courses de vélos. Kévin acceptait qu'ils soient à égalité, pourvu qu'elle ne le dépasse pas. Leurs activités étaient diverses et variées mais rarement l'un sans l'autre. Ils avaient visionné un film avec Guillaume Canet et Marion Cotillard et depuis s'identifiaient à eux : « Cap, pas cap ».

Adolescente, Judith se composa un personnage. Elle portait bandeaux et mini-jupes, pantalons taille basse moulants et

chemises nouées au-dessus du nombril comme son idole Britney Spears. Cela faisait râler sa mère qui ne goûtait pas ses exhibitions, et rire son beau-père devant sa juvénile impudeur. Il ne lui en tenait pas rigueur. Il fallait bien que jeunesse se passe et qu'elle développe sa personnalité. Les années et la vie la feraient évoluer. Kévin était son unique confident. Leur amitié tourna peu à peu à de l'amour. Il était aux petits soins pourvu qu'elle ne regarde que lui. Comme un petit coq il veillait sur sa poule. Il n'avait d'yeux que pour elle. Ils ne se quittaient plus. Il lui passait tout, dès lors qu'elle ne le distance pas.

Comme une évidence Judith et Kévin se marièrent. Ils étaient cependant trop jeunes pour que la magie perdure au-delà de quelques années. Lorsqu'elle lui annonça qu'elle attendait un enfant, il ne s'en réjouit pas. Il excluait de la partager avec un mouflet braillard. Il la pria de bien vouloir se débarrasser de cette grossesse qui allait la rendre ronde et moche, les priver de leurs sorties, bouleverser leur vie et écourter leur sommeil. Est-ce parce qu'elle était déçue et blessée qu'une nuit, alors qu'elle ressentait une douleur aiguë et violente, elle perdit le fœtus qui logeait en elle depuis quelques semaines. Elle pleura énormément et se refusa à lui à plusieurs reprises :

— Bas les pattes Kévin, si tu as tellement peur que je sois enceinte, ne me touche plus.

Par dépit il commença à la tromper, récusant d'être pour quoi que ce soit dans la cause de sa fausse couche. Lorsqu'il rentrait, de plus en plus tard, elle l'interrogeait :

— Où étais-tu ? Tu aurais pu me prévenir, cela m'aurait évité de faire de la cuisine pour rien. As-tu tant du boulot ? Es-tu sûr que c'est la bonne raison ? Je ne comprends pas ce qui nous arrive ! Je ne te comprends plus Kévin.

Il ne lui répondait pas, ouvrait le réfrigérateur, se servait une bière fraîche, et allait se vautrer dans un fauteuil face à la télévision :

— Ne commence pas une scène mon cœur, tu sais que je n'aime pas quand tu poses des questions. Contente-toi de venir me faire un câlin. J'en ai grand besoin.

Judith se rendait compte qu'il sentait l'alcool ou un parfum de femme différent chaque jour. Lassée des crises à répétitions, elle le quitta. Ses écarts, disputes, réconciliations et pardons renouvelés eurent raison de leur couple.

Après leur séparation, Judith dut se reconstruire pour ne pas choir dans la dépression. Elle ne savait plus à quel saint se vouer. Qu'allait-elle faire sans lui qui avait été son roc si longtemps ? Elle refusa de tomber dans une addiction et n'accepta pas de prendre les amphétamines que le médecin lui proposait. Elle ne voulait pas retourner dans sa famille craignant d'y être infantilisée, isolée, contrôlée. Elle excluait d'être soumise à qui que ce soit. Elle souhaitait demeurer libre d'être enfin elle-même. Elle suivit un régime draconien, et elle pratiqua régulièrement la marche et la natation pour

entretenir sa forme. Elle démarra une sorte de renaissance pour trouver la femme qui sommeillait en elle, se donner le droit de choisir sa vie, prétendre à la légèreté et au bonheur sans tabou. Elle s'adressa à une conseillère en image pour la guider à changer de style. Elle voulait tout renouveler avec une coach selon sa personnalité, dans la confiance et l'estime de soi. Le résultat l'avait bluffé. Elle semblait si différente de la vision qu'elle avait d'elle avant cette introspection.

C'est dans cet état d'esprit que Judith fit la connaissance de Alex. Il était ingénieur en informatique dans une société internationale. Elle était devenue professeur de français dans un collège. Elle avait vingt-cinq ans, lui venait de prendre trente-quatre. Il sortait d'une histoire douloureuse. Sa femme atteinte d'un cancer était décédée en quelques mois à tout juste trente ans. Sans enfant, il cherchait à se relever. Ils s'épaulèrent l'un l'autre. Ils se comprenaient sans parler, riaient des mêmes choses. Elle finissait la phrase qu'il avait commencée. Il semblait heureux de l'avoir rencontrée. Elle était disait-il, très différente de sa défunte épouse. Cela lui faisait du bien :

— Tu es mon médicament, un onguent sur mes plaies, lui confiait-il

Ils s'étaient découverts pas à pas, aimés et finalement unis sans se passer la bague au doigt. Ils s'installèrent dans une vie de couple et une petite maison.

Ce soir-là, elle avait allumé un feu dans la cheminée pour réchauffer la pièce. Elle avait préparé un plateau-repas qu'ils dégusteraient en regardant la télévision. Avec Alex elle se sentait elle-même. Dès son retour il la rejoignit, après avoir quitté son costume-cravate professionnel pour une tenue plus décontractée. Ils s'installèrent sur le canapé du salon. Les bûches crépitaient dans l'âtre. Les flammes dansaient et projetaient leur lumière sur les murs. Cela donnait à l'atmosphère un charme désuet et chaleureux. Ils échangèrent un regard complice :

— Tu veux vraiment que nous restions devant la télé ?
l'interrogea-t-il en s'approchant d'elle pour l'embrasser

— Tu as une autre idée ? répliqua-t-elle mutine en s'accrochant à lui.

Il sourit et l'allongea doucement en travers du fauteuil. Ses mains se firent ardentes et conquérantes sur son corps. Elle se laissa aller à ses baisers passionnés, les lui rendit, transportée par une extase soudaine. Ils demeurèrent longtemps enlacés après l'amour, prolongeant leurs caresses en regardant le brasier se consumer dans le foyer.

Quelques mois après, un matin elle fut prise de panique, atteinte d'une violente nausée. Alex était parti en congrès pour son travail. C'était un mercredi, elle n'avait pas cours et elle était seule à la maison. Elle fit et refit ses calculs. Elle avait presque un mois de retard de règles. Même si ses menstruations n'étaient pas très régulières, elle eut peu de doute sur le fait qu'elle soit enceinte. Elle se reprochait de ne

pas l'avoir découvert plus tôt, reléguant sa fatigue des dernières semaines sur d'autres motifs : sa classe, sa fébrilité et leurs ébats amoureux, induisant des nuits trop courtes. Dès le lendemain en quittant l'école elle passa à la pharmacie acheter un test de grossesse pour confirmer son état. Elle s'enferma dans la salle de bain, bien qu'elle soit encore seule chez eux, fit l'essai d'une main tremblante et patienta le temps indiqué sur la boîte. Il était positif. Comment Alex allait-il prendre la nouvelle ? Allait-il comme Kévin rejeter l'idée d'être père ? Comment réagirait-elle si c'était le cas ? Devraient-ils se quitter ? Elle désirait cet enfant, éperdument ! Elle attendit le retour d'Alex pour lui révéler. Lorsqu'il rentra enfin, il l'enserra en l'embrassant :

— As-tu été sage en mon absence ma petite femme chérie ? demanda-t-il d'un air coquin

— Alex, nous allons avoir un enfant !

— Tu plaisantes ? rétorqua-t-il en blêmissant.

— Tu n'en veux pas ?

— Si, bien sûr que si. C'est magnifique répondit-il en la faisant tournoyer dans ses bras. En es-tu certaine ?

Elle opina de la tête. Il sembla soudain éperdu de bonheur. Elle était émue de sa réaction. Un bébé allait souder leur union et créer une famille. Elle était folle de joie et terrifiée à la fois. Serait-elle capable de voir grandir et d'élever un enfant ?

— Tu as peur ? lui demanda-t-il comme s'il lisait en elle

— Je suis morte de trouille répondit-elle un petit sourire aux lèvres.

— Tu ne dois pas t'affoler mon cœur. Nous serons deux pour le protéger et le chérir. Tu vas réclamer le divorce et nous nous marierons officiellement. Tu veux bien devenir mon épouse ?

Elle parut soulagée. Il l'embrassa délicatement en lui murmurant qu'il l'aimait.

Les jours passèrent tandis que le ventre de Judith s'arrondissait imperceptiblement. Ses seins s'étaient quelque peu alourdis. Elle continuait à faire la classe et rentrait chaque soir un peu plus fatiguée, débordée par le travail, sa maison et la préparation de la future naissance. Elle se couchait en rêvant de ce bébé qu'elle chérissait déjà tant et qui poussait en elle. Alex était tendre et attentif. Il attendait qu'elle le prévienne quand elle le sentirait bouger en elle. Son regard l'interrogeait en silence. Elle avait la sensation de vivre dans une bulle de coton, écoutant chaque signe de son corps. Ils ne sortaient presque plus et évitaient de boire de l'alcool, par mesure de précaution et pour le bien-être du fœtus. La nuit il se calait dans le dos de Judith. Il enroulait son bras autour de sa taille, la main posée sur son ventre, comme pour protéger la mère et le petit. Il caressait son corps avec une infinie douceur. Un geste paternel et câlin, différent d'une étreinte de désir charnel. Elle savourait ces moments intimes et délicats. Judith se savait aimée et comprise pour elle-même. Elle s'endormait enveloppée dans une délicieuse béatitude, qu'elle n'avait jusqu'ici jamais connue.

Après la classe, Judith faisait parfois un petit détour dans un magasin de vêtements pour enfants. Par superstition elle n'osait pas encore acheter de layette, mais elle se renseignait sur les couleurs, les formes et les premiers jouets. Un parfum de talc flottait dans ce magasin et renforçait son sentiment de bien-être, loin du haut-le-coeur qu'elle avait de temps à autre, face à certaines odeurs. Judith était aux anges : chaque tenue minuscule la ravissait. Rose ou bleu ? Judith n'avait pas voulu savoir si elle allait avoir un garçon ou une fille. Elle investirait dans du blanc ou du beige en attendant d'être fixée :

— Vous désirez quelque chose Madame ? lui demanda gentiment la vendeuse.

— Merci, je regarde, je pense qu'il est encore un peu tôt pour les emplettes.

— N'hésitez pas si vous avez besoin d'aide, lui répondit la commerçante d'un air complice.

Judith lui sourit en posant instinctivement la main sur son ventre arrondi. Pour ne pas partir les mains vides, elle acheta un petit lapin blanc avec de grandes oreilles tombantes et un regard craquant. Ce sera son tout premier doudou, se dit-elle.

Certains jours, elle croyait apercevoir la silhouette de Kévin au coin d'une rue, sur le parking d'un magasin ou aux abords de l'école. Elle niait cette éventualité et se forçait à n'y plus penser. Il faudrait pourtant qu'elle le revoie pour fixer les modalités du divorce, si elle voulait être mariée à Alex avant l'arrivée de leur bébé. Chaque fois elle repoussait l'échéance. Une fin d'après-midi, alors qu'elle venait de terminer ses cours

et sortait du collège, c'était bien lui qui l'attendait devant la grille :

— Jude, il faut qu'on discute lui lança-t-il sur un ton nerveux.

— Bien sûr Kévin, quand tu le souhaites, je dois aussi te parler. Tu veux que nous marchions un peu.

— Je t'offre un verre, il y a un bar juste à côté.

Étonnée qu'il semble connaître le quartier elle accepta de le suivre. Ils s'installèrent face à face en attendant de prendre commande. Le serveur arriva tout sourire :

— Je vous sers quoi cher Monsieur ? demanda-t-il à Kévin sur le ton qu'on emploie avec un client fidèle. Et la Demoiselle que désire-t-elle boire ? continua-t-il en lui adressant un clin d'œil.

— Tu connais cet endroit ? interrogea Judith l'air surpris.

— Je viens de temps en temps, répondit le jeune homme sur un ton évasif, en commandant une bière. Tu prends la même ?

— Merci, pour moi ce sera un verre d'eau minérale.

— Tu plaisantes ! Depuis quand es-tu à la flotte ?

— J'ai beaucoup parlé aujourd'hui, je suis desséchée et j'ai un léger mal de crâne, je préfère éviter l'alcool.

Elle portait un imperméable ample et n'eut pas le courage de lui révéler son état :

— Tu viens souvent ici ? Le personnel semble bien te connaître.

— J'avoue, je sais que tu travailles tout près, je souhaitais avoir une chance de te croiser un jour. Je ne voulais pas te

louper. J'attendais une opportunité pour t'aborder... Jude, tu me manques lança-t-il. Nous pourrions nous revoir. Tenter de reprendre notre relation.

— Arrête Kévin ! Ne reviens pas là-dessus. Nous en avons déjà parlé. Notre histoire est terminée. Soyons amis si tu veux bien, mais oublie le reste.

— Jude, tu ne peux pas avoir gommé notre passé et renier notre amour, lui dit-il en essayant de lui prendre une main.

Elle esquiva son geste en reculant ses doigts.

— Il m'est impossible d'être complètement extérieur à ton existence après ce que nous avons vécu. Tu ne peux pas biffer d'un trait nos années de bonheur, notre jeunesse folle et nos sentiments intenses continua-t-il.

Le serveur arrivait un plateau dans les mains. Ils restèrent silencieux un moment, le temps qu'il dispose les verres et les boissons.

— Kévin, je veux que nous divorcions, reprit-elle après le départ du garçon.

— Tu ne peux pas me demander cela. C'est hors de question... Jamais Jude, jamais je n'accepterais que tu ne sois plus ma femme. Cette simple pensée me rend fou.

Il s'était mis à agiter son verre dont la mousse menaçait de déborder. Il parlait de plus en plus fort. Elle prit conscience à cet instant qu'il avait bu avant de l'approcher et qu'il n'en était pas à sa première bière, ici même. Il lui attrapa le bras. Elle se libéra et ajouta avec fermeté :

— Kévin ne t'énerve pas. Restons-en là pour aujourd'hui. Tu vas y réfléchir et tu me donneras ta réponse plus tard. Je dois te laisser, j'ai un tas de copies à corriger pour demain.

— Ne pars pas Jude, attends un peu...

La jeune femme se leva et sortit du bar sans se retourner. Kévin prit sa tête entre ses mains, plein de rage, impuissant à la retenir.

Judith garda pour elle son entrevue ratée. Elle n'en parla pas à Alex, le sachant préoccupé par son travail et pensant qu'il avait d'autres soucis que de l'entendre raconter cette banale altercation.

Quelques jours plus tard, Kévin tenta de la joindre au téléphone :

— Qui t'a donné mon numéro ?

— La police répondit-il en riant. Jude je veux te voir. Il le faut...

— ...

— Chérie, cela m'est égal que les autres m'oublient si toi tu te souviens de moi. Tu es la femme de ma vie. Je t'aime depuis toujours, rien n'existe que toi et moi.

— Kévin, tu as bu ?

— Sans toi je ne suis rien Jude, qu'une enclume qui raisonne dans le vide. Une merde... Pardon si je t'ai fait souffrir. Je t'aime ma puce, tu le sais. Tu m'aides à respirer, je ne peux ni ne veux un quotidien sans toi. Il n'y a personne qui te ressemble. Mon âme s'affole loin de toi. Tu me manques

tellement chérie. Jude, reviens-moi, je t'en supplie... Jude baby, tu m'entends ?

Elle avait raccroché mal à l'aise et avait bloqué son numéro. Elle refusait de l'écouter lui rabâcher des phrases prononcées à des dizaines de reprises. Chaque fois qu'il l'avait trompée, il rentrait penaud et malheureux, multipliait les remontrances comme si l'outrage venait d'elle. Il la culpabilisait. Des scènes qui la laissaient exsangue.

La semaine suivante, Judith fut stupéfaite en revenant chez elle après la classe. Il était tôt dans l'après-midi et elle avait envisagé de faire une sieste en arrivant, avant le retour d'Alex. Kévin l'attendait devant son domicile, adossé à un véhicule garé en face de la maison. Il lui fit face :

— Tu m'invites à boire quelque chose ma chérie ?

— Comment as-tu su que je vivais ici ? l'interrogea-t-elle

— J'ai mon réseau d'info, je peux rentrer une minute, nous avons à discuter n'est-ce pas ?

— Promets-moi de ne pas t'énerver Kévin. De ne pas te mettre en colère et de m'écouter.

— Promis, juré, je veux juste te parler. Croix de bois, croix de fer, si je mens je vais en enfer, ajouta-t-il en riant et s'approchant d'elle.

À contrecœur Judith le fit entrer. Il regarda autour de lui impressionné par le décor qu'il découvrait. Il siffla d'admiration :

— Waouh ! mon ange c'est trop joli ! Tu ne t'emmerdes pas ! C'est chouette ici !

Il tourna dans la pièce et scruta attentivement chaque meuble, touchant chaque bibelot :

— Qu'es-tu es devenue Jude ? Une vraie petite bourgeoise ! Je ne te reconnais pas !

— Arrête Kévin, oui j'ai changé...

— Je n'y crois pas ! Enfin regarde-toi ma puce ! continua-t-il en l'agrippant et la forçant à se placer devant un miroir. Où est ma Jude divine, conquérante et rebelle ? Nous étions différents toi et moi, uniques au monde. Tu étais ma lumière, j'étais ton guide. La clarté s'est éteinte après ton départ. Je veux retrouver l'éclat de nos jours et de nos nuits.

— Kévin cesse ce discours, fit-elle en se débattant pour lui échapper.

— Je n'en ferais rien mon cœur. Une dernière fois je te demande de revenir près de moi. Tu as cherché à me faire payer mon inconstance. OK ! j'ai compris et je te pardonne moi aussi. À deux nous serons invincibles. Ouvre les yeux, tu m'aimes encore, je le sais. Avant tu scintillais, aujourd'hui tu es pâle presque morte dans cette ambiance qui ne te ressemble pas.

Il lui attrapa le bras pour l'obliger à l'embrasser et s'aperçut qu'elle était enceinte. :

— La salope !... Ordure, tu n'as pas perdu ton temps ! C'est cela que tu voulais ? Être en cloque ! Faire un mouflet. Je ne te suffisais plus.

Il la gifla avec violence. Elle tomba déséquilibrée. Son crâne vint heurter le rebord de la cheminée. Le sang coulait tandis qu'il la regardait hagard, les yeux exorbités.

Il s'agenouilla près de la jeune femme, posa la tête de Judith sur sa cuisse et caressa son visage, en repoussant vers l'arrière ses cheveux gluants :

— Ce n'est rien ma chérie. Chut, je te pardonne. C'est un accident, tu as trébuchée. Nous allons aller à l'hôpital. Ils vont enlever la verrue qui encombre tes entrailles et nous reprendrons notre vie. Je te promets. Nous serons heureux toi et moi, seuls au monde. Jude, réponds moi. Dis-moi que tu m'aimes ma puce.

Il lui parlait comme on berce un enfant qui s'assoupit. L'entendait-elle encore ? S'étaient-ils un jour écoutés ? Avaient-ils tenté de se comprendre, muets l'un à l'autre, pour ne pas déranger le son du silence, malgré les flots de paroles qui coulent telles des gouttes de pluie ou les gouttes de son sang aujourd'hui, et qui tombent dans un puits sans fond, faute de communication. Résonance qui aurait pu les conduire à s'apprécier et peut-être s'aimer.

Quand Alex rentra chez lui ce soir-là, aucun bruit n'animait la maison. Il découvrit Judith inerte. Elle s'était endormie pour toujours.

Marie Paule Guillemard

TEMPÊTES

I

TOM ET ISA

Thomas et Isabel s'étaient rencontrés l'année de leur seconde au lycée. Elle était nouvelle et s'était retrouvée dans sa classe. Elle ne connaissait personne. Il l'avait remarquée, brunnette aux yeux vifs aussi noirs que ses cheveux. Sa timidité malade l'avait empêché de se manifester. Elle était venue vers lui, un peu par hasard pour lui demander le chemin de la salle de cours. Tom était peu causant, mais il était généreux. Il l'avait pris en pitié d'abord, en amitié ensuite. Il lui avait permis de s'adapter petit à petit à sa nouvelle école puis à cette ville qu'elle ne connaissait pas bien.

Tout juste arrivée du Portugal avec sa famille, elle parlait parfaitement bien le français qu'elle avait étudié à Lisbonne dès le plus jeune âge et parlé quotidiennement avec sa mère française d'origine. Elle passait la plupart des étés dans le sud de la France chez un oncle qui s'y était installé. Son père portugais, avait trouvé un emploi dans le bâtiment dans la région. Ils avaient débarqué en fin d'été pour assurer la rentrée scolaire à leur fille.

Isabel devenue rapidement Isa était une jeune fille réservée mais pas naïve. Thomas prit au quotidien le diminutif de Tom. Ils avaient créé des liens forts au terme des deux ans passés dans la même classe. Ils se voyaient aussi à l'extérieur de l'établissement et sortaient parfois avec leurs rares amis pour boire un verre ou aller au cinéma. Ils aimaient écouter de la musique et en particulier de la variété. Ils étaient tous les deux fans de Joe Dassin. Lorsqu'il fredonnait « Salut les amoureux », elle lui chantait « Et si tu n'existais pas » ou « On ira où tu voudras quand tu voudras ». Reprenant les refrains, ils éclataient de rire.

Ils révisèrent leur bac ensemble. Le diplôme fut obtenu très honnêtement par chacun d'eux.

Tom rêvait de devenir avocat pour défendre de nobles causes. Isa après quelques mois à la faculté de droit où elle avait suivi son ami, se résolut à quitter l'université et à passer l'examen d'entrer dans une école d'infirmière. Elle souhaitait devenir sage-femme. Elle rencontra Karine, une collègue qui devint pour elle comme une sœur. Elles entraînèrent Tom à apprendre et pratiquer le secourisme. Dans la vie cela pouvait toujours servir de savoir prodiguer les premiers soins.

La relation entre Tom et Isa était tendre et pérenne. Il demanda sa main pour fêter l'obtention de sa licence en droit. Ils firent un mariage simple et joyeux entourés d'une famille peu nombreuse. Karine fut le témoin de Isa et Marc son mari, tout jeune interne, celui de Tom. Le master en poche et pour entretenir leur foyer, Tom accepta à l'issue de son stage de fin d'études un emploi dans une banque locale et renonça à ses

plaidoiries. Isa était devenue infirmière à la maternité. La vie du couple se profilait de bon augure. Quelques mois plus tard, elle découvrit qu'elle était enceinte. Tom se montra fou de joie à l'idée de devenir père. C'était pour lui un bonheur profond d'imaginer une petite famille à trois. Ils cherchaient des prénoms pour fille ou garçon. Ils étudiaient les conseils prodigués dans le livre culte du Docteur Dolto. Une bible pour les jeunes parents.

Tom assistait avec plaisir aux échographies de sa femme. Ils écoutaient de concert le cœur du bébé battre et admiraient le petit être se développer en Isa. Le futur papa était assidu aux cours de préparation à l'accouchement, ne voulant rien perdre de ces moments précieux qui précèdent la naissance d'un enfant. Rentré chez eux, il mettait la musique à fond et Joe Dassin chantait « À toi, à la façon que tu as d'être belle... À nous aux souvenirs que nous allons nous faire... À la vie à l'amour... À l'enfant qui viendra, qui nous ressemblera, qui sera à la fois toi et moi... »

Tout allait pour le mieux jusqu'à ce qu'un matin, à environ six mois de grossesse, Isa fut prise de violentes douleurs en arrivant au travail. Tordue par des spasmes insupportables, elle s'aperçut avec horreur qu'elle perdait anormalement beaucoup de sang. Affolée, elle cria sa souffrance. Karine, sa condisciple et amie bienveillante, tenta de la rassurer et l'aida à s'allonger sur un brancard. Elle fut admise en urgence dans la salle d'accouchement. Le travail avait commencé, mais se présentait mal. Isa saignait beaucoup et elle perdait des forces à vue d'œil. Les plaquettes de sang commandées pour la

réanimer tardaient à parvenir à la maternité. L'établissement n'en était pas suffisamment pourvu, car son rhésus sanguin n'était pas commun. Isa perdit connaissance.

Lorsque Tom enfin prévenu, arriva à l'hôpital deux heures plus tard, ni la mère ni l'enfant n'avaient survécus. Un drame absolu, impensable ! Le bambin était mort-né et la mère en perdant trop d'hémoglobine avait perdu la vie. On n'avait pas pu la ranimer. Il s'effondra et hurla son chagrin. Il enfouit par la suite cette épreuve insoutenable au plus profond de son être. Il ne porta pas plainte, Karine lui ayant affirmé que le maximum avait été fait pour la sauver, en vain. Il se replia sur lui-même pour survivre au manque insondable d'êtres qu'il chérissait.

Karine prenait de ses nouvelles de loin en loin. Elle ne pouvait pas consoler l'immense peine endurée par Tom, mais elle l'assurait de sa compassion. Elle comprenait son calvaire. Lors des quelques soirées passées à discuter, il lui avait avoué son désir profond d'avoir un enfant. Son envie de transmettre, de léguer, d'enrichir un petit être. Il ne voulait pas avoir le sentiment de vivre ou d'avoir vécu pour rien. Il souffrait d'avoir perdu Isa et refusait de faire le deuil du bébé qui n'avait pas pu voir le jour. Un énorme vide l'habitait.

II

TOM ET ZOE

Tom gagnait bien sa vie, mais il était irrémédiablement seul. Il avait du mal à se lier. Il n'avait pas rencontré l'âme sœur qui aurait pu le sortir de son chagrin. Il entreprit alors un long cheminement et des démarches pour pouvoir adopter. Il avait demandé à Karine de l'aider à entreprendre ce parcours de combattant.

Après bien des galères l'administration finit par lui proposer l'agrément pour une petite fille de cinq ans dont personne n'avait voulu. Elle avait été placée à l'orphelinat puis dans des familles d'accueil où elle n'était jamais restée. Elle s'y faisait des camarades. Certains se voyaient adoptés, pas elle. Elle pensait d'ailleurs ne jamais l'être. Elle se sentait rejetée. Pour Tom, c'était une opportunité. Pour Zoé, peut-être sa dernière chance de trouver un foyer, fut-il monoparental. Ils allieraient leur solitude. Il ne connaissait pas ses antécédents ni d'où elle venait et il s'en moquait. Il allait enfin atteindre son but : *devenir père*. Il était prêt à tout accepter.

Dès les premiers jours, ils semblèrent bien s'entendre. Elle était docile et polie, habituée à la discipline des établissements dans lesquelles elle avait grandi. Il était rassuré qu'on ne lui confie pas un nouveau-né, bien plus compliqué à prendre en charge pour un célibataire et plus complexe pour lui. Les biberons, les couches et les nuits entrecoupées qui ne lui étaient pas familières, lui auraient été difficiles. La petite Zoé marchait, parlait, était propre c'était déjà cela d'acquis. Elle était sage et indépendante. Il était heureux et content d'être papa. Il voulait être un bon père, lui montrer sa compassion et son soutien. Il souhaitait qu'elle se sente bien. Il désirait lui

apprendre la chaleur et le bonheur d'être une famille, si petite soit-elle.

Karine accepta d'être la marraine de Zoé et Tom prit Marc pour devenir le parrain de la petite fille. Ils se voyaient plusieurs fois par an à l'occasion des anniversaires ou des fêtes qu'ils passaient ensemble, en compagnie du fils du couple Lucien, de deux ans l'ainée de Zoé. Le garçon ne se montra pas décidé à sympathiser avec Zoé, jaloux qu'elle prit une place qu'il occupait jusque-là en entier. Pour quelle raison Oncle Thomas s'encombra-t-il d'un enfant qui n'était pas le sien alors qu'il n'avait même pas de femme et qui plus est, d'une pisseuse ? Pourquoi son père l'appelait-il « Ma jolie gazelle » ? Elle n'avait rien de jolie et encore moins d'une gazelle, cet animal gracieux qu'il avait vu au Maroc au cours de vacances avec ses parents. Elle occupait aussi la chambre dans laquelle il faisait ses siestes d'enfant. Quel toupet !

Tom s'appliquait à établir une affection solide entre lui et Zoé. Il voulait une vraie relation de père à fille. Il passait le plus de temps possible auprès d'elle pour la distraire. Il lui offrait vêtements, jouets, livres. Il lui apprit même à lire avant la fin de la maternelle. Il la sortait dans les parcs et les jardins, l'emmenait à la mer, à la montagne. Il lui fit découvrir des musées, la danse, le cinéma, la musique et en particulier Joe Dassin. Il chantait doucement ses chansons en la berçant contre lui. Il ne lui refusait rien.

Il pensait avoir tissé un lien fort. Elle était tout pour lui. Pourtant elle continuait à se montrer réservée. Elle semblait un

peu mélancolique quand il venait chaque soir près de son lit pour lui lire ou raconter une histoire avant qu'elle s'endorme, serrée contre le doudou miteux qui ne la quittait pas. Il essaya de lui en offrir un neuf, un lapin mutin avec de grandes oreilles. Elle le regarda avec un petit sourire triste, le remercia en le collant sur son visage tout contre l'ancien, qu'elle ne lâcha pas pour autant. Elle le gratifia d'un rapide baiser sur la joue puis ferma les yeux en se recroquevillant sous les draps.

Elle lui demandait parfois s'il avait connu sa maman. S'il savait pourquoi elle avait été abandonnée. Si un jour elle avait été vilaine et la raison pour laquelle elle n'avait pas de mère comme les autres enfants de l'école. Il répondait qu'il ignorait les réponses à ses questions. Qu'il ne connaissait pas sa famille, mais qu'il savait qu'elle Zoé, n'avait jamais été méchante. Que rien n'était de sa faute. Que maintenant, elle avait un papa qui l'aimait pour toujours. Désormais rien de mal ne pouvait lui arriver. Ils allaient être heureux ensemble. C'était cela l'important. Tom souhaitait que Zoé lui fasse confiance. Il faisait de son mieux, même si tout n'était pas parfait. Il chargeait pourtant Karine de traiter avec elle les sujets intimes et féminins qu'il aurait été embarrassé d'aborder lui-même.

A l'école, les années passants, elle avait peu de copains et refusait que Tom lui en invite à jouer chez eux. Pourtant elle était bonne élève. Elle avait d'excellentes notes et les professeurs ne se plaignaient jamais d'un comportement inadapté. Il était fier de ses résultats scolaires. Il pensait que son manque de communication était normal. Une attitude due

sans aucun doute au passé mouvementé de la petite fille qu'elle avait été.

Adolescente, Zoé passait beaucoup de temps enfermée dans sa chambre à lire et écouter des disques. Elle parlait peu et se montrait parfois distante. Elle n'aimait pas qu'on la questionne. Il lui arrivait de sortir de la maison sans prévenir ni donner d'explication. Elle revenait après quelques heures et s'abstenait de répondre aux interrogations qui lui étaient faites à propos de ce départ non autorisé. Il lui rappelait les dangers qu'une fille peut rencontrer en partant seule omettant de prévenir de l'endroit où elle allait. Elle s'excusait et se montrait courtoise et respectueuse. Il rejetait au lendemain la discussion qu'il souhaitait avoir avec elle. Il savait qu'il faudrait lui parler sérieusement mais il tenait aussi à lui laisser un peu d'indépendance. Il voulait lui faire confiance et il refusait de l'étouffer. Elle devait faire ses choix et ses propres erreurs. Il craignait par-dessus tout qu'elle lui reproche d'être sur son dos et qu'elle s'éloigne de lui. Il la sentait un peu méfiante, renfermée, déconnectée.

À dix-huit ans, après avoir été reçue au bac, Zoé décida d'aller faire ses études dans une université éloignée de la ville où ils habitaient. Un peu étonné, Tom s'inclina tout de même. Il l'aida à trouver une chambre à louer et à s'installer sur le campus. Elle semblait heureuse, presque libérée. Le soir, il la laissa seule, un petit pincement au cœur et reprit la route, pour se rendre à son travail le lendemain. C'était la première fois depuis treize ans qu'il rentrait chez lui sans sa fille.

Ce soir-là, il invita Karine et Marc à boire un verre avec lui. Marc était à un colloque à l'étranger et leur fils dormait chez un copain. Karine vint donc seule. Elle travaillait encore à l'hôpital où elle avait été nommée chef de service après que la maternité ai été déplacée. Il lui confia son anxiété. Elle essaya une fois encore de le rassurer et le brusqua un peu. « Il faut que jeunesse se passe » lui dit-elle. Il avait eu la chance d'avoir une enfant plutôt facile. Une adolescente sans problème majeur, contrairement à elle dont le fils travaillait peu et n'aurait pas les résultats à la hauteur des ambitions de son mari, médecin brillant. De quoi Tom pouvait-il se plaindre ? Zoé grandissait, elle avait besoin d'un peu de liberté. Il se devait de se soumettre à cela et l'admettre.

Il en convint et la vie continua. Son travail lui prenait de plus en plus de temps. Cela lui permettait de ne pas trop penser. Les liens entre eux, toujours présents, ne semblaient pourtant pas s'améliorer. Il tentait de garder le contact mais les choses paraissaient empirer. Zoé ne lui racontait pas grand-chose. Elle refusait les appels en Visio et ne rentrait plus chez eux les week-ends. Elle prétextait la fatigue de l'éloignement, le travail important à la Fac et les révisions des partiels qui prenaient beaucoup de temps. Il était malheureux mais ne lui en parlait pas. Comment avouer à une jeune fille qu'elle manque à son père ?

N'y tenant plus, Thomas décida, à l'improviste un dimanche, de lui rendre une visite inopinée. Il l'emmènerait déjeuner dans un restaurant et ils passeraient la journée ensemble. Ce n'était pas arrivé depuis des mois. Il partit au volant de sa

voiture, une cassette de Joe Dassin à fond glissé dans son autoradio, « si tu t'appelles mélancolie, si l'amour n'est plus qu'une habitude, ne me raconte pas ta vie, je la connais ta solitude... On est fait pour l'oublier ensemble, les inconnus, les incompris, on les connaît, on leur ressemble... ».

Sur le parking du campus, il essaya de la joindre sur son portable. Elle ne répondit pas. Il alla frapper à la porte de sa chambre, sans succès. Elle devait être à la bibliothèque ou chez une amie. Il attendit un peu puis entreprit de demander, à des étudiants qui passaient, s'ils la connaissaient et s'ils savaient où la trouver. Il retourna devant sa chambre et entendit du bruit à l'intérieur. Elle n'avait pas dû l'entendre frapper. Il tapa plus fort. Une jeune fille inconnue ouvrit la porte, l'air surpris. Elle lui expliqua que cette pièce avait été libérée le mois précédant et que désormais elle habitait ici. Elle ne connaissait pas de Zoé.

Il apprit ainsi que Zoé avait quitté l'université, après avoir raté son premier semestre. Elle avait déménagé. On ignorait où elle avait pu se rendre et le lieu dans lequel elle habitait désormais. Abasourdi, Thomas n'en croyait pas ses oreilles. Elle lui avait menti tout le temps, lui affirmant que tout allait bien. Il tenta une nouvelle fois de la joindre sur son portable. Sans résultat. Où avait-elle pu aller ? À sa connaissance elle ne connaissait personne. Il était submergé d'inquiétude et déçu qu'elle ne lui ait pas fait confiance. Pourquoi lui avait-elle caché son échec, sa panique, sa frayeur, somme toute dérisoire

à ses yeux à lui. Elle était encore si jeune. Elle avait la vie devant elle. Il s'en voulait de n'avoir rien vu.

Au désarroi succéda l'angoisse de savoir sa fille seule et en détresse. Il craignait pour la sécurité de la jeune femme. Il en averti Karine et passa des mois à sa recherche. Il ne voulait pas la perdre. Il fit paraître une annonce dans le journal, tapa à de nombreuses portes. Sans succès. Il ne savait plus quoi faire. Appeler la police ? Il avait peur de l'effrayer. Il espérait que sa fille reviendrait d'elle-même ou qu'elle ferait en sorte de rassurer son père. Mais l'était-il vraiment pour elle ? Sur son autoradio Joe Dassin, chantait « C'est drôle tu es partie, et pourtant tu es encore ici, puisque tout me parle de toi... Ton adieu je n'y crois pas du tout, c'est un aurevoir... ça ne va pas changer le monde, que tu changes de maison, il va continuer le monde, et il aura bien raison, il est comme avant le monde, c'est toi seule qui as changé... ». Il ferma la radio d'un geste brusque.

Il finit par lui laisser un message sur son portable, où il écrivit « qu'il l'aimait, qu'il ne lui en voulait pas, qu'il souhaitait savoir comment elle allait. Avait-elle besoin de quelque chose ? Elle savait où le joindre, quand elle serait prête à le revoir ». Il la pria de bien vouloir lui répondre. Elle le rassura d'une phrase distante et succincte : « Je vais bien, ne t'inquiète pas ». Aucun un autre détail. Elle omit de lui donner la raison d'avoir quitté la Fac, ni de lui dire où elle se trouvait et vivait à présent et si elle allait le rappeler ou venir le voir. Rien ! Pas même un merci. Un gouffre l'engloutit. Il sentait qu'il la perdait. Il avait fait ce qu'il avait pu pour lui tendre la

main, pour établir une connexion, mais en vain. Il ne saurait sans doute jamais pourquoi. Il était accablé que tant d'années de leurs vies se terminent ainsi. Le vide l'asphyxiait, le dévastait.

Le temps passait sans qu'il s'y fasse. Il pensait à elle à longueur de journée. Elle était devenue son obsession. Rongé par le doute et la culpabilité, il se désolait de ne pas être capable de retrouver sa trace. Son amour pour Zoé avait été aussi fort que celui d'une mère. Plein de délicatesse dans les soins qu'il lui prodiguait sans compter, les tourments quand, de jour comme de nuit, il veillait sur elle. Il s'était cru l'outil de sa reconstruction et il avait semble-t-il échoué dans sa tâche. Il ne voulait pas lui reprocher de s'être enfuie dès sa majorité. C'était sans doute parce qu'il n'avait pas réussi à la retenir, à être le père qu'il aurait aimé parvenir à devenir. Elle n'avait pas voulu le reconnaître comme tel. Les paroles de Dassin lui venaient en mémoire « On n'était pas fait pour vivre ensemble... ça ne suffit pas toujours de s'aimer bien... On s'est aimé comme on se quitte, tout simplement sans penser à demain, à demain qui vient toujours un peu trop vite... ». Il n'avait pas été ce qu'elle aurait aimé qu'il soit.

Sans nouvelle au terme d'une année Thomas n'en pouvait plus de rester à attendre un retour qui n'aurait pas lieu. Il se sentait dévasté, brisé par cette situation inexplicable, car en réalité rien ne la justifiait. Ils n'avaient jamais eu de mots irréversibles. Pour se punir d'une faute qu'il n'avait probablement pas commise et pour se rendre utile, il s'engagea

dans une ONG. Pour que son existence ne soit pas vaine, il quitta son emploi, sa maison, sa vie. Il travailla avec ardeur comme assistant volontaire auprès de Médecins du Monde. Il s'occupa d'enfants démunis ou malades à l'étranger. Il partit sur des théâtres de guerre dix ans durant, pour ne plus penser au chagrin qui le minait. Efficace, il évitait de s'attacher. Mais on ne règle pas ses problèmes en fuyant, comme on dépose une valise. Zoé vivait toujours là, dans son cœur.

Après avoir été gravement blessé à la jambe, une bombe avait explosé au cours d'un combat près du dispensaire où il se trouvait, il fut rapatrié dans un hôpital français. Il passa plusieurs semaines en soins intensifs puis des mois en rééducation.

III

TOM ET SUZANNE

C'est à l'hôpital que Tom fit la connaissance de Suzanne. Elle avait été, comme lui, marquée par la vie. De deux ans sa cadette, elle avait perdu tragiquement sa famille dans un accident de voiture. Son mari et ses deux fils avaient été tués sur le coup. Elle était la seule rescapée de ce drame de la route. Elle était, elle aussi, en rééducation. Ils passaient du temps ensemble, discutaient, écoutaient de la musique. Elle préférait le classique aux variétés et jouait admirablement du piano. Elle lui fit découvrir des concertos et opéras. Après leurs séances d'orthopédie réparatoire matinales, ils se retrouvaient les

après- midi. Elle lui interprétait de merveilleuses sonates sur un instrument mis à la disposition des patients dans la salle commune de l'établissement. Souvent des curieux les rejoignaient pour l'écouter.

Suzanne était une femme douce, mesurée et bienveillante. Ils étaient reliés par la perte d'êtres chers. Ils compatissaient chacun à la douleur et au chagrin de l'autre. Ils étaient sur la même longueur d'ondes. Ils ne se quittèrent bientôt plus, l'un mettant du baume sur les plaies de l'autre, sans même en parler. Ils décidèrent de se marier pour demeurer ensemble le reste de leur vie. Suzanne était une excellente cuisinière. Elle concoctait à Thomas de succulents petits plats et des gâteaux exquis. Il était comme un coq en pâte et profitait de cette délicieuse période de son existence où les heures passent dans le calme et le repos. Ils vieilliraient sans heurts, avec bonté. Il leur arrivait de rire comme lorsqu'ils jouaient à des jeux de sociétés et qu'il la prenait à tricher pour le faire gagner.

Ils s'étaient installés dans une petite maison de plain-pied entourée d'un jardin clos. Ne pouvant plus travailler normalement pour cause de handicap, ils touchaient l'un et l'autre des indemnités d'invalidité. Depuis qu'il remarquait en trainant la jambe, il s'attelait à cultiver quelques fruits, légumes et aromates pour la cuisine de madame. Pommes, abricots, poires, tomates, salades, ciboulette, persil et menthe fraîche.

En fin d'été, un jour qu'il était occupé à entretenir le potager, il sentit son téléphone vibrer dans la poche arrière de son pantalon. Le temps qu'il décroche, la communication avait

été coupée. Il essaya de rappeler le numéro qui était indiqué sur l'écran pour savoir qui cherchait à le joindre. Aucune réponse. Il rentra en bougonnant contre les gens qui manquent de patience et ne prennent pas le temps qu'on leur réponde. « Si c'est important ils n'auront qu'à rappeler ». Arrivé à la cuisine pour y déposer sa petite récolte du jour, le téléphone sonna à nouveau. Qui cela pouvait-il bien être ? Personne ne connaissait le numéro de son portable. C'était probablement une erreur.

Il décrocha « Allo ». Personne ne répondit durant un instant. Il n'entendit d'abord qu'une respiration, puis une voix qu'il ne connaissait pas. Un ton d'homme hésitant qui prononçait son nom. C'était donc bien lui qu'on cherchait à joindre. Il crut percevoir en arrière-plan un timbre féminin qui semblait s'adresser à lui. L'interlocuteur restait muet, à l'écoute de la personne qui l'accompagnait. Tom lui demanda ce qu'il voulait et qui souhaitait lui parler. Il resta ensuite sans rien dire. Il n'osait pas raccrocher, impressionné par le mystère de cet étrange coup de fil. Suzanne l'interrogeait du regard. Il mit son index sur ses lèvres afin qu'elle garde le silence. Il attendit. La voix était étouffée, comme si, une main sur le récepteur l'inconnu consultait la femme sur ce qu'il devait dire. L'homme finit par lui demander s'il acceptait de parler à sa fille. Celle-ci craignait que son père refuse de lui adresser la parole après tout ce temps. Bien sûr qu'il l'autorisait. Thomas avait maintenant peur qu'elle raccroche.

Des larmes coulaient sur les joues de Tom et sa voix se brisait en sanglots. L'émotion était trop forte. Elle prit enfin le

téléphone. Son intuition ne l'avait pas trompée. C'était bien elle, Zoé ! Il entendit alors un « Salut papa » qui lui fendit le cœur. Il était bouleversé, submergé de bonheur, « Ma Zoé, enfin ! ».

Il s'efforça à rester le plus calme possible pour ne pas s'effondrer face à cette incroyable situation. Suzanne le comprit tout de suite. Elle l'aida à s'asseoir et lui prit la main pour l'encourager, l'accompagner et l'épauler. Ne pas dramatiser, rester maître de soi. Zoé lui dit qu'elle allait bien et qu'elle aimerait le rencontrer. Elle avait cherché à le revoir mais il avait changé d'adresse. Elle ne savait plus où le joindre. Elle avait retrouvé son numéro de portable et elle avait tenté à tout hasard, s'il n'en avait pas changé.

Il aurait voulu lui demander où elle avait été depuis si longtemps, ce qu'elle était devenue. Il ne voulait pas la brusquer. Zoé dit qu'elle désirait le voir, lui parler et qu'il écoute sans interrompre ce qu'elle avait à lui dire. Il le lui promit. Ils se donnèrent rendez-vous chez lui la semaine suivante. Elle nota son adresse et raccrocha après lui avoir dit « qu'elle l'embrassait ». Il resta un moment silencieux, stupéfié. Il passa le jour suivant à questionner Suzanne sur l'attitude à adopter, la tenue à porter. Elle le rassura en lui disant de s'en remettre à son instinct et à ses sentiments : « laisse ton cœur te guider ».

C'est Suzanne qui ouvrit à Zoé. Elle était accompagnée d'un jeune homme, qu'elle lui présenta comme Marc son compagnon et le garçon que Thomas avait eu au téléphone. Suzanne les fit entrer et asseoir dans le salon : « Où est papa ? »

interrogea la jeune femme en regardant autour d'elle, impatiente de revoir son père. Suzanne lui prit la main : « Je vous amène à lui ma chère enfant, mais il faudra être forte. Votre appel l'a beaucoup ébranlé. Il était si heureux de vous avoir enfin retrouvée. Le lendemain il a fait une attaque cardiaque. Le médecin venu en urgence l'a fait hospitaliser. Nous avons frôlé la catastrophe. Il est sorti hier d'un temps d'observation, mais son cœur reste très fragile et il ne parle plus. J'espère qu'il vous reconnaîtra. Ne lui en voulez pas si ce n'est pas le cas. Il a tant souffert »

Ils entrèrent dans sa chambre. Thomas les paupières closes s'était assoupi. Ils attendirent son réveil. Thomas ouvrit les yeux et les dévisagea en silence. Zoé se précipita dans les bras de son père et le serra longuement. « Mon cher papa ». Thomas resta muet. Elle plongea son visage dans son cou, clouée par l'émotion.

Suzanne entraîna le compagnon de la jeune femme hors de la pièce, pour les laisser en tête à tête. Zoé s'assit au bord du lit : « c'est bon de te revoir. Tu m'as tellement manqué ». Elle lui prit une main devenue calleuse, qu'elle ne lui connaissait pas : « Je vais tout te raconter papa ». Elle s'arrêta un instant. Il fixait la jeune femme, tandis qu'elle reprit sans le regarder, visage baissé. « Pardonne- moi » dit-elle en sanglotant.

Elle lui raconta qu'elle avait rencontré une fille à l'université, qui comme elle avait été adoptée. Elle et Nadia avaient sympathisé et n'avaient eu qu'une obsession : retrouver leurs familles d'origine. Savoir d'où elles venaient et pourquoi elles avaient été abandonnées. Elles avaient dès lors passé leur

temps à enquêter au lieu d'étudier. Elles s'étaient fait embaucher dans des bars et des restaurants pour se faire de l'argent et entreprendre leur recherche, qui serait sans doute longue. Zoé savait qu'elle allait blesser Thomas. Elle ne voulait pas lui faire de peine. Elle connaissait son attachement, mais pour elle c'était plus fort que tout. Elle n'osait pas lui avouer. Elle souhaitait trouver par elle-même, craignant qu'il lui refuse son aide. Elle aurait compris qu'il soit fâché ou qu'il ne veuille plus la revoir. Elle en prenait le risque.

Son amie la convainquit de couper totalement les ponts jusqu'à ce qu'elles découvrent la vérité. Leurs prospections furent plus longues qu'elles ne l'imaginaient. Elles partirent pour le sud de la France. Elles avaient découvert l'adresse d'un oncle paternel de Nadia. Elles s'y rendirent et furent reçues avec une certaine bienveillance. Elles apprirent que la mère de la jeune fille avait été mariée très jeune avec un homme de beaucoup son aîné. Il était violent. Elle s'était enfuie après avoir été violée par son conjoint à plusieurs reprises. Elle était enceinte, mais ne désirait pas garder le bébé issu d'un outrage, même de son mari. Elle avait trouvé une place de bonne à Paris, puis elle s'était comme volatilisée. La famille avait perdu tout contact. Elle avait probablement abandonné le petit à la naissance. L'époux fou de rage de ne pas avoir pu récupérer son enfant l'avait fait rechercher sans succès. Il avait quelque temps plus tard subi un infarctus et il était mort. Nadia demanda à son oncle s'il serait possible qu'elle rencontre le reste de la famille. Heureuse d'avoir retrouvé des membres de son lignage, elle décida de rester là-bas.

Zoé ne voulait pas perdre plus de temps et continua seule sa quête. Elle parvint à trouver des indices qui pouvaient la mener à ses parents biologiques. Elle entama à son tour un long voyage, se fit voler son argent dans un foyer de jeunes, dans lequel elle avait trouvé refuge, mais continua quand même. Elle se rendit à la destination qui lui avait été indiquée. Ses parents n'y étaient plus depuis longtemps. On lui affirma, qu'un couple semblable à la description qu'elle en faisait, avait vécu ici dans des squats de différentes régions. Sorte de hippies, ils prênaient l'amour libre et l'écologie. Ils se faisaient engager de manière éphémère. Ils travaillèrent plusieurs étés dans des fermes, aux travaux des champs, moissons et récoltes de fruits ou vendanges. L'hiver ils voyageaient avant d'être arrêtés, suspectés d'un trafic de stupéfiants. Bohèmes et fantaisistes, s'ils avaient eu un enfant, ils auraient l'abandonné à la naissance, incapables de l'élever. Aujourd'hui ils étaient probablement morts. Personne n'avait eu de nouvelle depuis des années.

Zoé était rentrée bredouille et plus triste qu'elle ne l'avait jamais été. Elle avait repris des études en alternance pour que, si elle avait le bonheur de revoir son père, il soit fier de ce qu'elle était devenue. Elle avait croisé Marc sur son chemin de vie et trouvé l'amour. Elle avait obtenu son diplôme, encouragée par son ami. C'est lui qui lui avait conseillé de prendre contact avec Thomas. Elle avait tardé car elle ne savait pas où il s'était installé. La maison qu'ils avaient habitée avait été vendue. Les occupants actuels n'avaient aucune coordonnée à lui donner. Elle avait aussi énormément hésité,

terrifiée à l'idée qu'il la rejette. Même si elle n'avait aucune raison de ne pas croire en lui, méritait-elle qu'il lui pardonne ?

Zoé parla de longues minutes. Ils avaient tant de choses à rattraper. Thomas demeurait immobile. L'entendait-il encore ? Elle le serra dans ses bras troublée, coupable d'une absence si longue et du temps qui avait passé sans qu'ils fussent réconciliés. N'était-il pas trop tard ? Sa fille lui était rendue, mais en était-il conscient. Elle lui fredonna d'une voix étranglée, la chanson de Joe Dassin si souvent entendue : « qu'il est long, qu'il est loin ton chemin papa...c'est tellement fatigant d'aller où tu vas... ». Il la regardait de ses yeux bleus délavés, silencieux. La reconnaissait-il ?

Suzanne et Marc entrèrent dans la chambre. Devinant l'angoisse et le trouble qui habitaient la jeune femme, Suzanne eut un sourire triste : « Acceptes-tu Zoé que je devienne la Mamie de votre futur fils ». Marc lui avait vendu la mèche. Emue qu'il l'ait pris pour confidente, elle s'approcha de Suzanne et l'embrassa tendrement : « Nous serons deux pour lui faire comprendre qu'il va devenir grand-père. J'ai hâte de déposer notre enfant sur ses genoux ». Suzanne lui fit un clin d'œil : « Un cœur ne se mesure pas par l'amour qu'il donne, mais par celui qu'il reçoit des autres, disait le magicien d'Oz, et je pense qu'avec Thomas tu n'en n'as pas manqué. A nous maintenant de lui en prodiguer ».

Philippe Rouyer

**EN VOITURE EN ANGLETERRE : LA
NAISSANCE DES CAR-FERRIES.**

Le Kent et le Sussex sont deux comtés qui regorgent de trésors : des paysages très variés, des South Downs aux forêts, la campagne fleurie, les manoirs et châteaux, les hauts lieux d'histoire, les jardins et musées, les falaises spectaculaires, et tous ces ravissants petits villages qui semblent ne pas avoir changé depuis deux ou trois siècles au point qu'on dirait des décors de cinéma. Pour les Normands, c'est juste en face. On prend le ferry à Dieppe, et quatre heures plus tard, on se retrouve à conduire à gauche, sur les petites routes qui longent la côte. Bien évidemment, c'est l'automobile qui est le meilleur moyen de voyager au cœur du pays. On pourrait aussi recommander la bicyclette, mais ce mode de locomotion est réservé aux sportifs accomplis, tant les côtes sont nombreuses et parfois très raides. Il existe bien un réseau assez dense d'autobus, mais il faut connaître les routes suivies, les arrêts, les horaires, c'en est presque un métier. Le bus est réservé aux habitués. Pour qui n'aurait aucun impératif à respecter, ce pourrait être le meilleur moyen de connaître le pays et ses habitants, et il faut savoir que le bus est nettement moins cher que le train, sans être pour autant bon marché. En voiture, il faut délaissier, sauf impérieuse nécessité, les motorways (autoroutes), et même les A roads (routes principales) et ne

pas hésiter à s'engager sur les pittoresques B roads. On y roule lentement, car elles sont étroites, la visibilité est souvent précaire, les zones habitées sont nombreuses et les speed cameras - les radars - omniprésentes (mais toujours signalées). Mais elles seules permettent de découvrir une campagne anglaise où l'on ne serait pas surpris de rencontrer l'inspecteur Barnaby.

Les stations balnéaires de la côte sud ne sont plus à la mode comme elles l'étaient autrefois. La clientèle huppée qui venait y passer l'été a laissé place à une clientèle plus modeste, venue des grandes villes, souvent de Londres, parfois seulement pour la journée (les day-trippers), et s'amuser sur les piers, avec leurs attractions de foire et les machines à sous. Loisirs bon enfant, avec en prime, fish and ships, cornets de glace, barbe à papa et rocks, ces énormes sucres d'orge colorés. La pier victorienne, à l'origine débarcadère, était devenu un lieu de promenade pour les élégantes et les élégants avec théâtres, salles de concert et restaurants. Elles se sont converties au XX^e siècle aux machines à sous, puis aux jeux vidéo (les arcade games). À ce jour, beaucoup ont disparu, victimes des incendies, des tempêtes, du défaut d'entretien. Quelques piers ont été restaurées, classées monuments historiques, ou même entièrement reconstruites comme celle de Hastings, tandis que d'autres ont été laissées à l'abandon jusqu'à ce qu'elles disparaissent, vaincues par la mer comme la West Pier de Brighton... Il faut se dépêcher d'aller voir celles qui sont restées dans leur état d'origine. Il semble que cette même clientèle qui

se pressait sur les plages de galets dans les années soixante préfère maintenant s'offrir, grâce aux compagnies low-cost un court séjour au soleil. Les stations balnéaires un peu vieillottes ont acquis le charme des choses surannées. On y voit, il faut le reconnaître, beaucoup de personnes âgées, un vrai festival de cannes ...

Conduire une voiture anglaise au Royaume-Uni, c'est aujourd'hui se singulariser. Il y déjà quelques années, je constatais en examinant toutes les voitures garées sur le parking de l'auberge dans laquelle nous avons passé la nuit, que nous y étions les seuls Français, et les seuls à rouler dans une automobile anglaise ! L'essentiel du parc automobile est constitué de voitures françaises, allemandes, japonaises, suédoises, en attendant les invasions coréennes et chinoises... Et depuis près de cinquante ans, Ford, présent en Angleterre depuis le début du XX^e siècle, ne produit plus de modèles spécifiques aux îles Britanniques. Disparus les petits roadsters MG ou Triumph, Austin Healey, disparues ces berlines aux carrosseries quelque peu démodées, voire franchement obsolètes comme les Austin de la série des comtés. Disparues les Rover, Wolseley, Daimler, Humber, Morris, Sunbeam, Triumph, Austin, Armstrong-Siddley, la liste serait longue... D'autres bizarreries ont été supprimées. Ainsi, ont été interdites à la circulation pour des raisons de sécurité, les Invacar, de curieuses petites voitures à trois roues distribuées gratuitement aux invalides par le National Health Service, la Sécurité sociale anglaise. Et c'était une sage décision, parce

qu'avec leur carrosserie ultralégère en fibre de verre, leur moteur de motocyclette et leur guidon en guise de volant, ces engins étaient dangereusement rapides (plus de 125 km/h). Disponibles en une seule couleur, un bleu clair assez laid, elles étaient fabriquées par AC, le même constructeur qui produisait le roadster qui allait donner naissance à la Cobra. L'iconique Mini est devenue la propriété de BMW, Jaguar devenu Jaguar Land Rover appartient au géant indien Tata Motors. Mais les Anglais sont toujours passionnés d'automobiles, et n'hésiteront jamais à entreprendre la conversation si vous débarquez chez eux dans un modèle ancien « made in Coventry ».

Guillaume de Normandie avait déjà fait la traversée en 1066 en emportant des chevaux pour ses chevaliers (entre 1000 et 2000 à ce que l'on dit) : la tapisserie de Bayeux, qui se trouve être le seul document que nous possédions sur cette épopée, montre des chevaux débarqués de bateaux qui ressemblent à des drakkars. Car en 1066, le meilleur navire pour traverser la Manche, c'est un navire dérivé du bateau des Vikings, ponté, un peu moins rapide, mais plus stable. Plus tard, lorsqu'apparaîtront les premières liaisons régulières, au XVIII^e siècle, on traversera la Manche avec sa voiture, ses chevaux, son cocher, ses domestiques... Car il fallait bien une fois rendu à Dieppe ou à Brighton disposer sur place d'un moyen de locomotion. Presque tous les paquebots à voiles (les packet boats, affectés au transport des passagers et surtout de colis) prévoyaient un garage-écurie, qui pouvait héberger une ou

deux voitures et les chevaux. C'étaient les ancêtres des car-ferries. Le chemin de fer apparut peu de temps après les bateaux à vapeur. Le train vous conduisait directement de Paris à Dieppe, et le steamer à Newhaven . Vous aviez alors à votre disposition un réseau dense de chemins de fer à voie normale, et de chemins de fer locaux à voie étroite. Rapidement, les gares (Maritime à Dieppe, Harbour Station à Newhaven), déposèrent les voyageurs sur le quai maritime, juste devant le bateau. Alors qu'au temps de la marine à voile le voyageur était sujet aux caprices du vent, la vapeur permettait de partir et d'arriver à peu près à heure fixe.

La Belle époque allait voir naître une autre forme de tourisme, le tourisme automobile. Ces années furent de belles années, pas pour tout le monde certes, mais des années heureuses en comparaison des 4 ans de guerre que l'on allait bientôt connaître. Les automobiles étaient encore peu répandues, mais déjà, les hôtels s'étaient adaptés à recevoir les automobilistes : des garages étaient proposés aux clients pour leurs véhicules, et les établissements d'un certain niveau offraient des tarifs spéciaux pour les chauffeurs, comprenant trois repas (breakfast, lunch, et dinner) avec une chambre, habituellement petite avec un lit à une place, mais située sous le même toit que celles des clients. Même si les routes étaient étroites et pleines d'ornières, l'automobile était le meilleur moyen de visiter les îles britanniques et d'avoir accès à tous ces lieux pittoresques éloignés des gares de chemin de fer. Mais ces routes mettaient la mécanique à rude épreuve, et les

pneumatiques encore plus. Il était souhaitable, si l'on n'avait pas de chauffeur, de savoir réparer soi-même les enveloppes et les chambres à air. Le guide Michelin, dont la première édition paraît en 1900, donne pour la France les adresses des hôtels et restaurants, mais aussi des détaillants qui vendent de l'essence, et des rares mécaniciens capables de réparer les automobiles. À cette époque, c'est la France qui est la référence en matière d'automobile, et plus particulièrement pour les voitures de luxe : Morse, Renault, De Dion-Bouton, Panhard, Delaunay-Belleville, Rochet-Schneider... Mais il n'était pas si simple de se rendre en Angleterre avec son véhicule personnel. La traversée de la Manche était la difficulté majeure, car le principe du ferry ro-ro (roll on, roll off) qui permet d'entrer avec sa voiture sur le pont garage à une extrémité et d'en sortir à l'autre extrémité était inconnu. Les premiers bateaux véritablement adaptés au transport des voitures apparurent sur la Manche à la veille de la Seconde guerre mondiale, et longtemps les véhicules furent transportés comme des marchandises ordinaires.

Dès les premières années de l'automobile, la ligne Dieppe-Newhaven a la faveur des automobilistes : un lecteur de *l'Auto*, qui signe « un anglais » écrit dans le numéro du 28 décembre 1900 :

« La route de Paris-Dieppe est l'une des meilleures routes de France, celle de Newhaven-Londres une des meilleurs d'Angleterre. Je ne sais pas si beaucoup de chauffeurs français font le parcours Paris-Londres, mais ce que je sais, c'est que

des centaines de chauffeurs anglais viennent tous les ans par cette route en France ».

Est-il véritablement anglais cet « Anglais » ? Il faut qu'il soit totalement bilingue pour utiliser spontanément une tournure comme « ce que je sais, c'est que... ». Quant aux centaines de chauffeurs qui viennent tous les ans par cette route, on peut douter. Nous sommes en 1900 et il n'y a pas bien longtemps que les automobiles sont capables de faire la route de Londres à Newhaven puis de Dieppe à Paris d'une seule traite sans tomber en panne. S'agirait-il de publicité rédactionnelle ? Et la mention de « centaines de chauffeurs anglais » éveille les soupçons. Dans les premières années du XX^e siècle, c'est la France qui est la patrie incontestée de l'automobile. On compte 2897 automobiles en France en 1900, alors qu'il ne doit pas y en avoir plus de 1000 en Angleterre. Dans ces conditions, il est difficile de croire que « des centaines » de chauffeurs anglais viennent tous les ans en France. Mais on retrouvera cette appréciation très favorable des routes françaises dans d'autres récits, tels celui d'un américain, Lee Meriwether (*Seeing Europe by automobile*, 1911) qui loue le revêtement et l'entretien des routes françaises : « la route du Havre à Rouen nous sembla être la meilleure route du monde, et plus tard, nous pûmes constater que les routes françaises sont parfaites ou presque »

Le tourisme d'Angleterre vers la France a toujours été plus actif que dans l'autre sens, et il en était de même pour les automobilistes. D'autant qu'aux Britanniques s'ajoutaient les

Américains qui passaient souvent par l'Angleterre pour aller découvrir le continent. La traversée Dieppe-Newhaven est particulièrement appréciée pour la qualité des routes qui vont de Paris à Dieppe et de Newhaven à Londres, pour ses tarifs avantageux, et aussi pour d'autres raisons qui ne sont pas toujours expliquées : dans son guide *The Automobilst Abroad*, publié en 1907, Francis Miltoun affirme que Newhaven est l'un des meilleurs ports pour expédier son automobile en France, et que c'est l'un des moins chers. Mais il n'en est pas pour autant séduit par la petite ville de Newhaven qu'il qualifie de bourgade souffreteuse, où l'arrivée et le départ des vapeurs de Dieppe et de quelques bateaux de pêche constituent la seule distraction.

Avant la Première guerre mondiale, les automobilistes n'étaient pas nombreux en Europe. L'Amérique avait déjà mis en route la construction en grande série avec le célèbre modèle T d'Henry Ford. En France, les constructeurs se concentraient sur des modèles sportifs ou de luxueuses berlines, visant avant tout la clientèle fortunée. Les voitures véritablement populaires n'étaient en réalité que des voiturettes, propres au déplacement sur de courtes distances, mais inadaptées au voyage. Les paquebots ne prenaient en principe que des passagers piétons. Les voitures automobiles, peu nombreuses, étaient transportées par cargos. Mais il arrivait que le paquebot accepte, lorsque les circonstances et le temps le permettaient, des automobiles accompagnées de leur propriétaire ou leur représentant (généralement le chauffeur).

Ainsi, le paquebot Newhaven, mis en service en 1911, disposait de 4 emplacements pour des automobiles « du plus grand modèle ». Les voitures étaient chargées à la grue, et le service ne s'adressait qu'à une clientèle fortunée. Le guide de voyage du *Scientific American* de l'année 1910 cite pour Dieppe Newhaven des tarifs, assez élevés : de £ 3 10' pour une voiture d'un empattement de moins de 6 pieds 4 pouces jusqu'à £ 5 16' pour un empattement supérieur à 10 pieds 4 pouces (assurance comprise). [Rappelons que de 1870 à 1914, la parité des monnaies est fixe, que la Livre Sterling (£) vaut 25,22 Francs, qu'elle est divisée en 20 shillings (s), lui-même divisé en 12 pennies (d)]. Si la voiture était transportée aux risques du propriétaire, le prix était minoré d'une Livre - mais n'était-ce pas imprudent, considérant la méthode de chargement ? Le tarif par cargo était à peu près équivalent, £ 5 pour une automobile pesant jusqu'à 2050 kg, assurance comprise. Les véhicules accompagnés devaient se présenter une heure et demie avant le départ du bateau. Par comparaison, le billet du passager de 1ère classe, de Londres Victoria à Paris Saint-Lazare par Newhaven-Dieppe ne coûte qu'une livre 18 shillings et 7 pence. Les véhicules doivent être vides de tout liquide inflammable : essence, mais aussi acétylène pour les phares... Par la suite, les automobilistes eurent droit à une toute petite quantité d'essence.

En 1913, paraît le *Guide Michelin des îles Britannique*, qui le premier, présente au public français les conditions de transport des automobiles entre Douvres et Calais. Les voitures

doivent être mises en caisse ou en conteneur, roues démontées ou sur ses roues. Roues démontées, il en coûte £ 2 16' la tonne, soit à peu près £ 3 pour une voiture moyenne, en tenant compte du poids du conteneur. Car contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, les voitures de cette époque ne sont pas très lourdes. Si la voiture est toujours en caisse, mais sur ses roues, le passage coûtera £ 3 3' sans assurance et £ 4 avec l'assurance de la compagnie de transport. La voiture, sur ses roues, et non emballée, coûte £4 sans assurance, et £5 5'avec l'assurance.

Le transport des automobiles n'était pas véritablement résolu, l'opération était longue, délicate et contraignante, mais pour la plupart des propriétaires, c'était le chauffeur qui s'en chargeait. Les choses en restèrent là jusqu'à ce qu'en 1928, le capitaine Stuart Townsend, un officier d'artillerie, eut l'idée d'affréter l'*Artificer*, un navire charbonnier, et de se lancer dans le transport des voitures sur le Pas-de-Calais. Avec des tarifs moitié moins chers que ceux proposés par la Compagnie Southern Railway, le nouveau service proposé par la Compagnie Townsend connut un succès immédiat. Reliant Douvres à Calais en 2 heures 30, l'*Artificer* pouvait transporter une douzaine d'autos ainsi que leurs conducteurs, pour un tarif de moitié inférieur à celui des Southern Railways. Les clients qui ne pouvaient être accueillis vu la petite taille des installations voyageaient sur les navires de la C^o Southern railway avec des billets d'excursion à tarif réduit. Il reliait Douvres à Calais en 2h30. Un peu plus tard, en 1930 Townsend achetait le *HMS Ford*, un dragueur de mines lancé

en 1918, le renommait *Forde*, et le faisait transformer en car-ferry avec une porte qui aurait en théorie dû permettre le chargement par l'arrière mais ne put être utilisée en raison des grandes variations de la marée et de l'absence de passerelles réglables en hauteur tant à Calais qu'à Douvres. Il fallut donc charger les voitures à la grue, comme sur les autres, jusqu'en 1936, où la grève des dockers à Calais conduisit à aligner les horaires du bateau sur ceux de la marée, et à utiliser enfin la porte arrière. Réquisitionné en 1940, le *Forde* participait à l'évacuation de Dunkerque. Le *Forde* peut être considéré comme le prototype des car-ferries modernes. Long de 67 m, il pouvait accueillir 165 passagers et prendre 26 voitures. Il offrait plusieurs petits salons pour les passagers, dont un salon exclusivement réservé aux dames.

On vit aussi à partir du printemps 1931 un ferry spécialisé qui assurait le service entre Calais et Douvres. Construit par D D & W Henderson Co.Ltd. at Glasgow, pour le compte de la Southern Railway Company, l'*Autocarrier* était un petit navire de 822 t de jauge brute, 66 m de long et 10,50 m de large. En dépit de ses dimensions modestes, il pouvait transporter 35 voitures particulières. À l'avant, une cale à ciel ouvert pouvait recevoir 16 véhicules, et le garage couvert en accueillir 18. Une petite cabine était réservée aux chauffeurs professionnels. Les passagers bénéficiaient de deux salons, un pour les hommes et un pour les dames, avec deux cabinets de toilette. Le restaurant offrait 24 places. L'autocarrier acceptait les voitures jusqu'à deux heures avant le départ. Elles étaient

disponibles deux heures après l'arrivée. Ces délais, qui nous semblent aujourd'hui excessifs, représentaient à l'époque un progrès sensible. Cette amélioration tenait au fait que l'Autocarrier possédait deux mâts de charge d'une capacité unitaire de 5 tonnes et pouvait procéder au chargement et au déchargement par ses propres moyens. Il fallait cependant que l'automobiliste fasse preuve de patience, en particulier lors du déchargement.

Le premier véritable navire roulier muni de rampes permettant aux voitures d'entrer par leurs propres moyens dans le garage est le *Princess Victoria* de 1939, construit par Denny and Brothers, qui assure la traversée entre l'Écosse et l'Irlande. De dimensions comparables aux paquebots transmanche d'avant-guerre (98 m de long et 14,5 m de large), il dispose d'un pont garage avec chargement par l'arrière et deux plaques tournantes. Si les opérations sont plus lentes que dans un ferry moderne où les véhicules entrés par l'arrière sortent par l'avant et inversement, les plaques tournantes constituent un grand progrès, bien qu'elles ne puissent être utilisées pour des véhicules de grande longueur. Réquisitionné par l'Amirauté à la déclaration de guerre pour devenir poseur de mines, le *Princess Victoria* saute sur une mine le 19 mai 1940. Le *Princess Victoria* n'aura connu que 2 mois de service en tant que car-ferry, temps trop bref pour évaluer ses capacités et sa sécurité.

En 1952, le Lord Warden, de dimensions comparables à celle des autres paquebots de la Manche (110 m de long sur 18,50 m de large) est un navire à turbine, chauffé au mazout, qui comme le *Princess Victoria*, fait entrer les véhicules par l'arrière, avec une plaque tournante. Il assure la traversée entre Douvres et Boulogne. Il avait été précédé en 1947 par le *Princess Victoria* (à ne pas confondre avec le *Princess Victoria* de 1939) dont la fin dramatique mérite quelques développements. Le *Princess Victoria*, armé par les British railways, assurait le service entre Stranraer en Écosse et Larne, en Irlande du Nord, soit une traversée assez courte qui prend environ deux heures et demie. Stranraer étant au fond du Loch Ryan, il faut sortir du loch, mais la traversée de Cairnryan à Larne n'excède pas 21 miles nautiques. Sorti en 1947 des chantiers de Denny and Brothers, de Dumbarton, le *Princess Victoria* était le premier véritable car-ferry à opérer dans les eaux britanniques si l'on excepte les deux mois de service de son prédécesseur. Il pouvait prendre jusqu'à 1500 passagers et 40 véhicules. Mais contrairement aux paquebots de la Manche, le *Princess Victoria* avait déjà opté pour la motorisation diesel, déjà sur le premier du nom en 1939. C'est la raison pour laquelle il est mentionné comme *MV Victoria* (Motor Vessel) et non TS (Turbine Steamer).

Le 31 janvier 1953, la tempête fait rage en mer d'Irlande, mais les informations météo dont dispose le commandant en sous-estiment la sévérité, et lorsque le *Princess Victoria* part à 7h45, abrité dans le loch, on ne peut imaginer les conditions

qui règnent en pleine mer. Sorti du loch, le commandant, conscient du danger, décide de revenir et fait demi-tour. Malheureusement, lors de la manœuvre, une vague prend le navire par l'arrière, endommage la porte arrière et l'eau envahit le pont garage. Le commandant tente alors de mettre le bateau face au vent et de faire marche arrière, utilisant le gouvernail d'étrave. Mais dans l'impossibilité de déverrouiller le gouvernail, tant la plage avant est balayée par les vagues, il décide de poursuivre sa route vers l'Irlande. Vers midi, la gîte atteint 35° et deux cents tonnes d'eau ont envahi le pont garage. Le bateau poursuit sa route à faible vitesse vers la côte d'Irlande se maintenant à flots pendant 4 heures après la rupture des portes et l'émission d'un appel de détresse ; il coule à 4 miles de la côte. Le bilan est désastreux : 133 victimes, et seulement 44 survivants, dont aucune femme et aucun enfant. Parmi les victimes, le Vice-Premier ministre de l'Irlande du Nord, J. Maynard Sinclair, et le député du comté du North Down, Sir Walter Smiles. Le capitaine James Ferguson et le radio Broadfoot ne vont pas quitter le navire.

Le naufrage du *Princess Victoria* mit en évidence la difficulté d'assurer la stabilité d'un navire roulier en particulier en cas d'avarie. Pour permettre l'embarquement et le débarquement des véhicules, le navire roulier ne peut pas être compartimenté au niveau des ponts garage, ou s'il est compartimenté, ne peut l'être que partiellement. Le pont garage se situe juste au-dessus de la ligne de flottaison. Par une mer d'huile, aucun problème, mais à la moindre houle, les

portes doivent être parfaitement étanches pour éviter que l'eau ne s'engouffre sur le pont garage, car si l'eau pénètre sur ce pont garage, qui par nature n'est pas compartimenté, se produit alors le phénomène de carène liquide. La carène liquide désigne cette masse d'eau qui se déplace avec la gîte, et qui peut l'accroître jusqu'au chavirage. Dans le cas du *Princess Victoria*, le rapport officiel établit les causes du naufrage : portes arrière d'une résistance insuffisante, et drainage insuffisant du pont garage. Mais si le bilan est aussi lourd, c'est parce que les secours ne sont pas parvenus assez tôt. Il a été établi que le commandant n'avait pas pu communiquer sa position avec précision, en raison de l'absence de système de navigation. Il faut aussi rappeler qu'au moment où le navire est construit (1947), le système de radionavigation Decca vient tout juste d'être mis à la disposition des usages civils, et que la courte distance à parcourir n'avait pas semblé justifier l'installation a posteriori du Decca : sur ce trajet, par beau temps, on ne perd jamais la côte de vue (à aucun moment le bateau n'est éloigné de plus de 10 miles nautiques de la côte), distance nettement plus courte qu'entre Dieppe et Newhaven par exemple. Le rapport officiel a estimé que le navire n'était pas en état de prendre la mer, en raison de la faiblesse reconnue des portes arrière, et de la faible capacité de vidage du pont garage. Mais, et c'est là un fait capital, le *Princess Victoria* avait pu se maintenir à flot et continuer à faire route à faible vitesse jusqu'aux côtes d'Irlande, pendant 4 heures après la rupture des portes arrière. Bien plus tard, d'autres ferries ne mettront que quelques

minutes à couler, après l'envahissement par l'eau du pont garage. La raison en est simple : le pont garage du *Princess Victoria* ne faisait pas toute la longueur du bateau. Derrière une cloison étanche, la deuxième partie du pont était réservée aux passagers. Le *Princess Victoria* avait donc un pont compartimenté en deux dans le sens transversal, et c'est la principale raison pour laquelle il a pu non seulement rester à flot, mais continuer sa progression pendant 4 heures après l'appel de détresse. Rien à voir avec le *Spirit of Free Enterprise* qui avait coulé en quelques minutes (1987) ou l'*Estonia*, qui n'avait mis qu'une heure pour sombrer (1994). Ajoutons que le *Princess Victoria* (par décision du commandant ?) avait refusé de prendre des véhicules. N'étant pas arrimés, ils auraient en errant d'un bord à l'autre, encore accentué la gîte. Une fois de plus on avait pu constater que la majorité des catastrophes survient non pas en pleine mer, mais à proximité de la côte. Le naufrage du *Princess Victoria* mit en évidence la vulnérabilité des navires rouliers, et les précautions particulières qu'ils exigent. À la lumière de la catastrophe du *Princess Victoria*, quelques modifications (en particulier le renforcement de la porte arrière) furent apportées sur le *Lord Warden*. La ligne Dieppe-Newhaven dut encore attendre 10 ans pour voir un car-ferry ro-ro, le *Falaise*. Et encore était-ce un ancien paquebot de Saint-Malo converti en car-ferry. En 1964-65, les jumeaux *Valençay* et *Villandry* sont les premiers navires de la ligne conçus dès l'origine pour le transport des touristes motorisés.

Depuis lors, les automobilistes n'ont cessé de gagner en facilité d'embarquement et de débarquement, avec des ferries plus vastes, plus commodes d'accès et plus confortables (le progrès ne se situant pas tant dans les aménagements qu'au niveau de la stabilité des navires et de la réduction des bruits et vibrations). Rien ne semble plus simple aujourd'hui que de traverser la Manche par ferry avec son automobile. Les progrès de la technique, mais peut-être encore plus la culture de la sécurité qui s'est développée, ont rendu les incidents tout à fait exceptionnels. Les ferries suivent l'évolution de l'ensemble du transport maritime, partageant le souci d'économiser l'énergie et de réduire la pollution, et de s'adapter aux exigences du fret routier, qui constitue une part essentielle du chiffre d'affaires. Tout récemment, sont apparus des navires à deux étraves et deux passerelles de navigation qui suppriment l'évitage, c'est à dire une fois les véhicules et les passagers embarqués, la rotation du bateau sur lui-même pour repartir en sens inverse. Il faut s'attendre dans les prochaines années à des innovations encore plus surprenantes.

ANNE, 10 MARS 2025

L'aube assassine peine à dissoudre les ombres cachottières d'une nuit indiscreète. Une brume bruinante et tenace s'échoue sur les âmes perverses de tous ceux qui ont quelque chose à se reprocher. Anne, 97 ans, part faire quelques pas dans la rue, histoire de ne rien retrouver de son passé, ni de ses douleurs, histoire de dérouiller un peu les vieilles cicatrices de son corps rafistolé. Même si le pas est beaucoup plus tranquille que dans le passé, cela fait une bonne demi-heure qu'elle est partie, elle devrait être là. Je prends la voiture pour la rencontrer, rien dans la rue, je questionne des personnes que je rencontre, oui certains l'ont bien vu se diriger vers le bas de la ville, descendre la côte qui mène à l'Orne, tout près du vieux pont qui relie le bas de la ville à la presqu'île, trouvant bien imprudent qu'elle soit seule, de ce temps et à cette heure, quelque part avec un regard réprobateur voire accusateur à mon encontre. Nous sommes le 10 mars 2025... cet endroit n'a presque pas changé depuis le 10 mars 1973... jour du drame. Mais qu'est-ce qu'elle fait là ?

Je laisse la voiture, pour continuer à pied, je longe la berge droite en aval, j'entends des voix, des cris venant de la route qui passe au-dessus, je me précipite. Et tout essoufflé, je retrouve Anne, au milieu de personnes qui la regardent bizarrement, elle est assise, contre le garde-fou, les yeux grands ouverts, la pupille fixe et le regard déjà bien ailleurs,

elle semble relâchée, je me précipite sur elle, pour... je ne sais quoi faire, je suis bien conscient qu'il est trop tard, son histoire s'est terminée, là, au rond-point dit de la SAVIEM, là, où cinquante et trois années plus tôt, elle s'était faite assassiner... les flics et les pompiers arrivent déjà, ces quelques personnes ont pris les bonnes décisions, sans toucher à maman. Je la regarde avant que les pompiers n'interviennent, elle est belle, prête pour son voyage, j'aurais dû m'en inquiéter, quand elle est partie tout à l'heure, elle s'était revêtue de ses plus beaux habits, non ceux que je souhaiterais qu'elle porte, non, mais ceux qu'elle voulait porter pour son dernier voyage, la catho a toujours ses exigences, quant à ce voyage vers son dieu. Dans sa main droite, bien serré entre ses doigts, l'enregistreur que je lui ai offert, elle aime se confier à cette machine, il est vrai qu'à cet âge, ceux qui l'écoutaient jadis ont rejoint l'ombre des ifs des cimetières et il ne reste plus que moi, son fils aîné et Marie-Jeanne, qui l'écoutons vraiment. Elle est déjà dans l'ambulance des pompiers, même déjà partie, c'est la procédure pour un corps retrouvé sur la voie publique. Bien entendu, les flics m'ont questionné avec le même regard réprobateur que plus tôt : "Ce mec, il n'en a rien à foutre de sa mère !". Il ne faut jamais juger les gens sur les apparences de la vie quand on ne la connaît pas... cette vie ! Mais enfin, le peuple a besoin des apparences pour se trouver toutes les excuses du monde pour juger ce qu'ils n'auraient sans doute pas fait, surtout ne pas s'occuper de sa maman au mieux depuis dix-huit mois... Je n'en ai rien à foutre de ce qu'ils pensent, il faudra que j'aie signé une déposition demain au

commissariat. Ils m'ont remis l'enregistreur, sans l'avoir écouté. Je suis parti rejoindre Anne à l'hôpital.

Si l'hôpital n'est plus le même qu'il y a un demi-siècle, la morgue, c'est toujours aussi difficile à appréhender. Anne vient seulement d'y être déposée, sans vraiment être préparée... Y en a-t-il vraiment besoin d'ailleurs, à croire qu'elle a pensé à tout. Je reste près d'elle de longues heures, je n'ai averti que Marie-Jeanne et ma compagne. De toute façon, il n'y a plus grand monde qui l'a connue et depuis cinquante-trois ans, qui s'est vraiment occupé d'elle ? Excepté Marie-Jeanne, sa protégée. Sa fille, elle, n'a toujours que trop pensé qu'à sa petite personne, elle n'est pas venue la voir depuis bien six mois, quand même, fleurir la tombe de sa mère quand même !!!

Elle est fraîche, presque arborant un sourire, un soulagement plutôt, enfin elle est belle comme je la vois et quelque part, je suis presque soulagé que cela finisse ainsi, je vieillis aussi et n'irai pas jusqu'à cet âge, je n'ai pas envie de partir pour autant, maman fait partie de mon monde, de ma famille, de mon sang, de ma vie. Marie-Jeanne ne lâche pas un mot, silencieuse comme si cela était presque normal. C'est elle qui la connaît le mieux et qui comprend la situation. Nous sommes chassés par les impératifs des horaires de l'endroit, pas possible de rester la nuit ici, aller au frigo !!!

Je n'ai pas du tout envie de rentrer et de me retrouver sans elle, Marie-Jeanne, dans son mutisme plus que respectueux doit penser la même chose. Ma compagne m'attend, pour autant je lui dois bien d'être présent, elle doit nous attendre chez Marie-Jeanne... et un peu chez moi, bien qu'un intrus ait

voulu s'approprier l'endroit, il y a quelques années... elle est revenue nous rejoindre.

Pas un mot devant la cheminée du salon, elle a été réparée après le départ de René par de nouveaux habitants. Sans aucun égard, les autres l'avaient détruite en brûlant massivement un gros bout de son passé, quel irrespect !!!

Une petite flambée, un verre de cidre breton, quelques souvenirs, je plonge dans l'isolement qui me sied, désolé pour toi ma compagne et pour toi ma presque sœur et j'écoute l'enregistreur, elles écoutent aussi dans un silence quasi religieux où l'on n'entend que le crépitement des flammes avides de l'âtre. Anne aimait se parler, me parler aussi, enfin, je le crois, elle se racontait des petites histoires de sa vie d'après, j'en faisais des petits récits que nous publions régulièrement, cela se lit bien... mais c'était avant... aujourd'hui...

“ Mon Michel... aujourd'hui pas d'anecdote de la vie d'après... aujourd'hui c'est notre passé, le mien et le tien depuis ce triste jour. Je ne suis pas très en forme... je ne sais pas pourquoi je suis sortie... mais enfin, si... je voulais retourner là où cet inconscient m'a détruit... une première fois. Et tout ce que je t'écris, m'a été dit puisque, de cette époque, je ne me souviens plus de rien.

En 1973, tu n'es pas là, tu travailles chez les fous, à la capitale, là où ils ne prennent pas le temps de vivre. Je te sais bien, tu es hébergé chez Bleuette et Riton, je sais bien qu'ils s'occupent bien de toi... et moi comme chaque jour, je pars

garder la petite Renouf, à Hérouville avec ma mobylette, une Peugeot, faite en France. Ce jour, il me souvient que le temps n'est pas très serein, comme aujourd'hui, ma foi. C'est peut-être pour cela que j'ai pris le même chemin. Au rond-point de la SAVIEM, ce sont des feux à l'époque qui régulent le flux de toutes ces personnes qui travaillent à l'usine, enfin à cette heure, ce sont plutôt des employés, dans les ateliers, eux, les ouvriers tournent en 2 postes. Il faut bien ces feux sinon, je ne peux pas passer, pas de cadeau à cette heure pour traverser un flux continu de voitures. Les feux ne marchent pas toujours bien, bien plus souvent en clignotant qu'aux trois couleurs. Mais ce matin, feu rouge pour moi, je laisse passer les voitures d'en face, qui viennent du pont tournant. Puis le feu passe au vert, je donne deux ou trois coups de pédales, je m'engage et puis plus rien, plus rien pendant longtemps, des semaines de coma.

Alors, ce jour, un imbécile, je suis bien polie pour cet abruti assassin, ils retrouvent mon corps à plus de dix mètres du choc. Ce mec a doublé à droite la file de l'usine, et brusquement a tourné à gauche devant la file normale, grillant le feu rouge et percutant la mobylette et moi dessus. Quatre infractions majeures seront retenues par les flics, doubler à droite, refus de priorité à droite, non-respect du feu rouge et conduite dangereuse. Je sais que tu aimes à dire que c'était un assassinat... quelque part. Quand tu sais que cet imbécile est parti aussitôt prendre son boulot, sans demander quoi que ce soit, la honte. Il y a quelqu'un d'autre là, juste après l'accident, c'est ton petit frère Gigi, il partait quelques minutes après moi

pour se rendre à Rots chez M. Marocaine son maître d'apprentissage dans le bois. Je n'ose pas imaginer le mal que ce tordu lui a fait... à 17 ans... il reste jusqu'à ce que je sois enlevée par les pompiers et il part aux CEMENTS FRANÇAIS pour avertir ton père. Je n'ose pas imaginer comme ce déplorable spectacle a pu perturber ses nuits de sommeil, il y a des images qui ne s'effacent pas et détruisent les pensées.

Anne, juin 1973

Je vois enfin, je ne comprends pas le flou qui m'entoure, les brumes éternelles ont chassé un noir trop pressant, c'est ce que je pense maintenant, parce qu'à cette époque, consciente de rien. Je ne comprends rien, une bizarre impression de sortir d'un quelque part qui n'existe pas. Je ne sais pas vraiment si c'est un réveil, il aurait fallu s'endormir pour un réveil, une naissance plutôt, c'est ce que je pense maintenant, mais pas une renaissance non plus. Il est bien difficile de se remémorer un moment incompréhensible. Est-ce le jour ? Est-ce la nuit ? Dans ces endroits, il fait nuit le jour et aussi jour la nuit, enfin, je ne sais pas où je suis, alitée, c'est certain, branchée de partout, comme un condamné à mort, quoiqu'ici, il serait plus cohérent de dire, condamné à vivre... Les murs me semblent gris, je n'ai pas la notion des couleurs, je dirais clairs plutôt. C'est une pièce bizarre, cela ne me dit rien, seul un ronflement quasi-discret plombe un environnement neutre et vide, vide de vie, vide d'autres vies. Je n'ai aucune notion du temps ni du lieu, aucune notion de rien en fait. Quand je te dis cela, c'est ce

que j'imagine, car à cette époque-là, je ne sais pas, je ne sais plus ce que je ressentais, si, si quand même, ce vide de tout et ce plein de rien... Je reste un bout de temps ainsi, je ne peux pas bouger beaucoup, je ressens cependant, des douleurs partout qui m'empêchent de bouger, je suis sur le dos donc, presque immobile comme Christ cloué sur la croix. Puis, au bout d'un temps interminable, quelqu'un entrouvre la porte avec grande minutie, presque sans bruit, mais dans ma condition, le moindre bruit différent de ce ronflement, attire l'attention. Une femme, floue, difficile d'en deviner même les contours...enfin, une femme peut-être. Ah, je ne suis pas seule à vivre ! Il y a au moins une autre personne, j'ai une certaine conscience, mais de quoi, je ne sais pas. Elle s'approche, me regarde, me scrute même avec un grand sourire, presque un soulagement et baragouine quelque chose que je ne comprends pas, je ne comprends rien, je suis un peu abruti, il me semble. Elle comprend que je ne comprends rien de ce qu'elle dit, elle ralentit son propos, accentuant les mots, mais rien ne change, je ne capte rien, je prends conscience que je viens d'ailleurs. Rapidement, d'autres blouses blanches nous rejoignent, un brouhaha, même réservé, m'abrutit plus encore, je ne sais pas ce que je fais là, je ne sais pas où je suis, je ne sais pas si je suis vivante, de conscience un tant soit peu, de corps, je ne peux pratiquement pas bouger, harnachée, traversée de partout, les bras, au moins, engoncés dans un plâtre, enfin c'est ce que j'ai su après.

Voilà donc mes premiers souvenirs, rien d'avant, rien, même pour communiquer, je ne sais pas parler. Je nais donc,

sans doute pas pour la première fois, à ce que j'ai compris plus tard, dans le corps d'une femme dans la quarantaine...

Je suis donc dans un hôpital, parisien paraît-il, rafistolée de partout au moins, mais brisée ailleurs, détruite, je n'ai pas conscience de quoi que ce soit, mais j'ai tout de même conscience que je suis quelqu'un... à peine plus que quelque chose. Les journées, enfin comme je le disais précédemment, sont comme les nuits, je n'ai pas conscience du temps et à quoi cela me servirait-il ? Les moments sont rythmés par la toilette, les soins, et le changement de l'alimentation par sonde, une broche traverse ma mâchoire, je l'ai compris par les douleurs, la morphine rend cela à peine supportable, mais je ne compte pas, à quoi bon, peut-être, je resterai ainsi tout le temps, marionnette brisée, dans un monde oublié.

Je comprends que je suis là depuis des semaines, donc je suis sortie d'une nuit qui m'était promise par ce chauffard assassin. J'essaie de construire dans ma tête un semblant de logique pour comprendre, non pourquoi je suis là, mais pourquoi je suis encore là ? Pourquoi je n'étais pas là... avant... avant d'ouvrir un regard dans cette purée de luminescence ?

Aucune notion du temps qui passe, je ne compte pas les journées, à quoi cela me servirait, mais depuis quelque temps, je tente de communiquer avec ces visiteurs, il m'est bien difficile d'ouvrir la bouche, cette broche me la rend bien douloureuse... ils vont bientôt l'enlever. J'apprends à lire comme un gamin, cela va un peu plus vite tout de même, il me faut comprendre pourquoi je ne serais plus tout à fait morte, mais pas encore tout à fait vivante.

Je quitte la salle de réanimation, je suis ici depuis 2 mois, mais avant, j'étais dans un autre hôpital à Caen où ils m'ont rafistolée physiquement, puis transférée dans cet hôpital parisien spécialisé dans tout ce qui touche au cerveau... trois mois de coma, trois mois, disparue du monde... je n'ai plus d'identité... à ce qu'ils disent, le dossier médical n'a pas suivi mon transfert et à Caen, ils ne trouvent plus rien, c'est en 1973, il n'y a pas d'informatique, seulement un dossier papier... égaré ? Voilà que je nais et que je n'ai pas de géniteur, je ne suis même pas abandonnée, quoique ! Je n'existe pas. Mais putain, j'ai bien vécu avant... pendant plus de quarante années et je n'existe plus dans ce passé que j'ai oublié, non ce n'est pas moi qui l'ai oublié, ce passé, non, c'est un gros con qui est venu l'effacer. Ils m'appellent Ophélie (diminutif d'orpheline) Lumière... anecdote de l'infirmière qui, quand elle a vu mes yeux ouverts pour la première fois, criait à tout le monde : " Ophélie a rebranché la lumière !!!" Et ainsi née vers 1930. Voilà ma feuille de suivi médical et puis c'est tout !

Petit à petit, je retrouve une certaine mobilité, l'échafaudage des broches est retiré, les plâtres enlevés, la plomberie disparue, je réapprends à marcher, à écrire, à lire, enfin, je réapprends tout, dans un endroit bien adapté à cette rédemption. Je réapprends presque à vivre, amputée à vie de ce qu'il m'a volé cet assassin !

Je quitte l'hôpital pour un centre de réadaptation physique, bien entendu, il n'existe pas d'endroit idéal pour ma situation, une pédiatrie n'est pas adaptée pour une quadra... pas pour

réapprendre ce que je devrais déjà savoir. Je rencontre chaque jour, pendant deux heures, une psychologue, je me demande bien pourquoi, une enseignante serait plus adaptée à l'urgence. Alors, dans le centre, il se passe quelque chose de sympa, c'est incohérent, presque surnaturel, mais les autres patients m'aident à retrouver une indépendance de communication, beaucoup de lecture, d'écriture, de jeux d'éveil et petit à petit, je deviens plus sociable, enfin de mieux en mieux. Je ne comprends toujours rien à ma situation, mais je me dis qu'il faut me réadapter à cette civilisation que je n'ai pas choisie comme un enfant... qui vient de naître.

Je sais que j'ai eu au moins un enfant, un gynécologue ne peut pas se tromper là-dessus et puis je suis persuadée d'être abandonnée par tout le monde, ton père, vous mes enfants et tant d'autres... puisque personne ne s'inquiète de ce que je deviens ! Ce n'est pas parce que j'ai tout oublié, qu'il faut m'oublier.

La réalité rattrape l'autre réalité, je me trouve rapidement confrontée aux affres des administrations, je n'y comprends rien, mais rien du tout, je ne sais même pas que cela existe... on a beau m'expliquer que chacun doit avoir une identité... ce mot que je découvre m'exaspère déjà... je suis Ophélie Lumière, cela ne suffit pas. Bien non, pour l'état, je n'existe pas, jusque-là, j'étais quelque part protégée par ma situation, mais maintenant, il me faut justifier que j'existe pour vraiment exister. Une assistante sociale s'occupe de mon dossier. Établir une nouvelle identité, comme si je n'en avais pas déjà eu une auparavant, en fait avant. Certes, cela devait être le cas, nous

ne naissons pas adultes, cela je l'ai bien compris. Ce qui est certain c'est qu'à ma naissance... enfin la deuxième, à ce qu'ils disent, mon état physique était suffisamment prioritaire pour s'affranchir de qui j'étais... une migrante... une SDF sans papiers, une extraterrestre peut-être même pendant qu'ils y sont... une simulatrice, non pour les blessures physiques, mais pour cette amnésie si l'on peut dire, moi je pense plutôt à un tableau noir effacé, sans plus aucune trace de craie. Mais il faut convaincre, passer devant des psychologues, des neurologues et tant d'autres spécialistes, la réalité de cette vie commence à m'exaspérer grave. Pourquoi être sortie de cet enfer, pour retomber dans un autre, je prends tout dans la gueule d'un seul coup. Je comprends pourquoi les enfants doivent grandir, pour qu'ils apprennent à être esclave d'un système qu'ils n'ont pas choisi, petit à petit, plutôt, petit à plus grand...

Mon état physique et mental s'améliore toujours, j'apprends à me baigner dans l'extérieur, dans la vie des autres, dans ces obligations à vivre et enfin, je suis devenue madame Ophélie Lumière, née le 21 mars 1930 à ce qu'il paraît à Paris. Et on me fait bien comprendre qu'il me faut m'insérer dans cette vie des autres et quitter cet établissement qui m'a tant aidé. Avec l'assistante sociale, nous cherchons une activité, non pour un revenu, quoique que, je bénéficie d'une pension d'invalidité, pour le côté matériel. Pour le reste, il me faudra trouver une, voire des solutions, un logement pas très loin d'ici, pour continuer des soins physiques et psy. La première opportunité qui m'est présentée est la bonne et quelque part logique, s'occuper d'enfants dans un orphelinat, je sais écrire, lire, c'est

à peu près tout ce que je sais faire, mais ils recherchent une personne sans qualification pour aider le personnel de l'endroit, avec une chambre individuelle pour moi. Je serais un petit peu la bonne de tout le monde, aider à la cuisine, au ménage... cela me convient bien... ma première aventure dehors !

Mais de quoi se plaindre, quand on se remet difficilement d'un accident de la vie. Il y a encore des bonnes sœurs qui s'occupent des enfants à l'époque. Ce n'était pas le club med. Mais enfin, je ne vais pas me plaindre, j'ai envie de vivre ! Encore... non, de nouveau... non, enfin... je m'occupe, je ne veux pas rester à ne rien faire, il y a déjà ces longues soirées avant l'extinction des feux que j'occupe à lire, à lire, j'ai faim de lire, j'ai faim de comprendre comment est la vie des autres. Et dans la journée, j'aide les bonnes sœurs à préparer les repas, à servir, j'apprends, j'apprends, même à laver le linge à la lessiveuse, à repasser, à repriser, à Tout ce qui est nécessaire ici, pour les autres...

Petit à petit, l'état reprend plus de pouvoir dans les lieux, les bonnes sœurs disparaissent et je prends plus de responsabilités. Et puis je suis plus proche des enfants, notamment la petite Marie-Jeanne, que j'adopte quelque temps après, un peu une demi-sœur pour toi... ainsi va la vie... Marie-Jeanne grandit et se débrouille bien dans les études, elle est sexologue... un métier à part, mais qui lui permet de vivre, célibataire endurcie, je pense que l'expérience avec les orphelins a traumatisé ses envies de famille. Elle cherche à s'installer en province, avec moi qui suis partie à la retraite à

80 ans, non que je le voulusse, mais l'administration me le faisait comprendre depuis bien des années.

À Caen, pour un remplacement chez un confrère, elle t'entend sur une radio locale parler de la généalogie et notamment celle de ta mère et tu parles d'elle... de moi en fait, mais tu ne le sais pas ! Elle ne comprend pas tout, mais elle souhaite en savoir plus, alors elle te contacte, elle veut en savoir plus sur ses parents biologiques... peut-être que tu peux l'aider !

Voilà comme les coïncidences de la vie font qu'une mère retrouve son fils aîné, mon dernier s'est envolé et ma fille même pas avertie de cette nouvelle vie. Pourquoi ? Je ne sais pas, mais je n'ai pas envie... Si nous nous sommes retrouvés, c'est que quelque part, tu me recherchais. Tu sais, ce passé que j'ai oublié, ça fait mal, j'ai bien du mal à te considérer comme mon petit gars, enfin bien âgé aussi. C'est comme si j'adoptais un enfant de plus 70 ans !!! J'espère que tu comprends. Mais être avec toi me repose, tu es un homme et quelquefois, nous les femmes, nous en avons besoin d'un... Vous êtes mes plus belles rencontres... et cela me suffit pour m'éteindre en paix avec moi-même... je vois s'éteindre la Lumière d'Ophélie... ”

— Maman Anne, toujours discrète ! Il y a des choses qu'elle ne m'avait jamais dites, rien d'étonnant, elle pensait plus aux autres qu'à elle. Elle a passé près de 45 ans à me protéger de tout, de mon passé, de son passé si on peut le dire ainsi. Quand on l'a oublié, est-ce qu'un passé est encore un passé ? Pour les

autres, oui et encore... mais pour toi, elle est sous le marbre depuis 1973...

— C'est bien vrai, mais je n'avais pas oublié que c'était ma mère...

— Je t'ai toujours entendu parler d'elle, à croire que tu la pensais encore quelque part !

— C'est trop facile de dire cela aujourd'hui ! Mais ce coup-ci, je sais que c'est un vrai départ ! Dis Marie-Jeanne ! Sais-tu ce qu'elle souhaitait pour après ?

— Oui... dans l'hôpital où elle s'est réveillée, il y a un jardin de la mémoire pour répondre les cendres et un mur pour une petite plaque. C'est un endroit réservé aux personnes décédées... abandonnées...

— Elle n'est pas seule ! Il y a toi ?

— Elle en a fait la demande et elle a eu une réponse positive... c'est là qu'elle a ressuscité en quelque sorte ! Et puis de toutes les façons, elle ne veut surtout pas rejoindre le caveau familial, elle n'y connaît personne en fait, même ceux de son sang !

— Je comprends ! Et pourquoi as-tu acheté notre ancienne maison ?

— Une coïncidence, je cherchais une maison pas trop loin de Caen... et quelque part, ce n'est pas une coïncidence, le sort... je ne sais pas. Maman Anne n'y a jamais retrouvé les souvenirs dont tu me parlais... Moi aussi, j'ai une question : qui donc est dans le cercueil de maman Anne dans ce caveau ?

— Je n'en sais rien ! Y a-t-il quelqu'un d'ailleurs ? Et pourquoi remettre cela en cause puisque Maman n'existe plus

en tant que maman ? Je vais au salon, désolé ! J'ai besoin d'être seul !

J'en ai assez entendu pour ce soir, je décroche, les filles papotent, je ne les écoute plus, je suis avec Anne... comme bien souvent depuis 1973.

En fait, je ne sais plus si je suis encore moi ou Anne, ou si c'est son âme qui me désespère. Je ne sais plus si je rêve, je cauchemarde, si je suis dans la réalité, si Anne est bien revenue, avant de repartir. Je ne sais même plus si je suis encore vivant en fait, de corps sans doute, mais d'esprit, ne suis-je pas hanté par mon passé ?

Marc Authouart

**CELUI DONT LE SIGNE ASTRAL ÉTAIT LA
MER**

C'était ce 6 novembre que j'étais mort. Que j'allais mourir.

Que j'allais finir par mourir, on ne meurt jamais assez que deux fois.

Mais les martyrs de la mort décalée sont venus sucer jusqu'à mes os se régaland du festin. Dans leurs yeux, il y avait les noces sanglantes en préparation.

Ils avaient tous le même regard et j'avais beau les regarder de mes cendres odorantes, je ne pouvais plus les reconnaître. J'étais sur un autre chemin, loin d'eux, loin de leurs yeux.

Mes pensées ne me serviraient plus à rien, je ne faisais plus partie de rien.

Existerais-je même dans leur haine ? Je n'en suis pas sûr. Ils étaient dans l'inconséquence. Peut-être étaient-ils plus morts que moi.

Et puis, je l'ai aperçue, perdue, sous une pluie fine et glaçante, comme le fut ma disparition. Elle avait pourtant chanté la veille de ma mort alors que la délivrance commençait à la mordre. C'est que j'avais traîné ma maladie comme une malédiction que je leur jetais à leurs faces d'êtres vivants inutiles.

Je disparaissais, et même la vie ne s'arrêtait pas. Le même monde et les mêmes futilités. Je les avais combattues toute ma vie et elles avaient gagné, tué et enterré.

Je ne pouvais plus rien faire.

Donc, elle avait chanté. Devant moi, alors qu'elle croyait que je dormais, que je souffrais en dormant. Que je dormais pour mieux souffrir. Pour mieux souffrir, pour ne perdre aucune seconde de cette douleur. Cette douleur qui était encore de la vie. Je dormais alors qu'elle, cela faisait des mois qu'elle ne pouvait plus dormir.

Elle ramassait mes déjections, faisait des lessives et des repas, le tout se mélangeant dans une ronde infernale, mais quand aurait-elle dormi ? Je la maudissais de la vie qu'elle possédait encore alors que la mort me quittait par tous mes orifices, par tous mes pores.

Ce que je ne supportais pas, c'est qu'elle voyait ma peur. Et elle me consolait en plus, me racontant les mensonges que l'on dit à l'enfant qui a peur. Je ne suis pas un enfant, que je hurlais en moi-même, je suis juste un mourant de m.... qui te maudit.

Ne pleure pas et va-t'en ! Laisse-moi ! Ne me regarde plus ! Éloigne-toi.

Pourquoi s'en allait-elle pleurer dans la cuisine ? Je savais qu'elle pleurerait et elle ne voulait même pas me faire ce plaisir. Oui, elle pleure, mais pleure-t-elle sur ma mort et ma disparition ? C'était odieux de douter des raisons de ses pleurs. Mais j'avais tous les droits puisque j'étais le mourant. Le partage entre le vouloir être la cause ou le vouloir en être le soulagement. Ou sur elle-même qui va rester seule ?

Va, tu te consoleras bien assez vite, sous les coups de boutoir d'un autre mâle qui aura la mâle certitude de t'être indispensable et de te vendre le produit meilleur que celui qui agonise.

Je les vois tous autour de mon lit. Il balance leur salade maudite et je les vomis. Oui, lorsque je vomis, je pense à eux, de toutes mes tripes cancéreuses et je voudrais tellement que mon cancer soit contagieux. Ils mourraient tous de ma mort, des mêmes parcelles de boyaux qui s'en iraient dans les mêmes égouts. Bon, il faut que je repense à un jour où j'ai été heureux. Putain ! Ce n'est pas facile.

Quand est-ce que la vie a été simple au point de dire que j'ai été heureux ? Je n'y arrive pas.

Pourtant, là, en ce moment, j'en ai besoin. Je ne peux pas rester à souffrir et à ne penser qu'à la douleur. Je vais devenir fou. Ou alors, je pense à la souffrance de quelqu'un d'autre. Une personne que j'ai détestée.

Ma mère.

Ma mère qui n'a jamais été autant ma mère que depuis qu'elle est disparue et que je peux lui donner le rôle de mère qu'elle n'a jamais eu.

Toute notre vie commune à distance circonstanciée, je l'ai maudite de me maudire de ne pas l'appeler et de lui dire « maman ». Dire maman à une mère maudite, c'est comme dire : « je t'aime à un furoncle qui t'arrache les entrailles ». Je pourrais mentir et dire que je l'ai aimée. Mais j'ai passé mon temps à la combattre. Combattre son absence, combattre son égoïsme plus fort que le mien. Se plaindre de sa vie pour ne pas

me consoler de la mienne. Je ne peux plus fuir ma haine. Je suis actuellement debout au-dessus de la tombe et je m'entends lui dire : « il était temps ». Il était temps que tu meures pour me libérer du devoir que j'avais de te détester. De me libérer de ces chaînes haineuses qui entravent mes pas et mon regard sur certains endroits de la ville. Quand tu partiras, tu me libéreras des endroits de la ville où je ne vais plus parce qu'il y a ta présence absente si forte qu'elle m'insupporte.

En fait, ta présence a toujours été insupportable. J'avais les tripes à l'air quand tu étais dans mon entourage. L'air devenait vicié. Voilà, je sens que la morphine fait son œuvre, je sombre. Je voudrais te rejeter tellement, tellement, tellement loin pour ne plus jamais arriver à souhaiter ta mort, que ta vie, que ta mort me soit totalement indifférente ; vivre avec l'excuse que tu ne fus jamais autre chose que toi-même avant d'être celle que tu aurais dû être ; aucun espace entre ce qu'est ma vie et ce que je souhaite pour les derniers instants de la tienne ; tout cela me retient encore trop près de toi ; je pourrais fêter ce jour présent comme celui de ta mort ; jour festif joyeux ivre de bonheur et parfaite douleur de ne jamais avoir eu de mère ; faire le chemin à l'envers, retrouver le jour de ta démission, le jour où tu as dit : « tu ne dois ta vie qu'à celui qui vient de partir, il n'est plus, tu ne dois donc plus être » ; ce n'est pas que je devrais être mort, c'est que je ne devrais plus exister, je n'aurais pas dû exister au-delà de sa vie, comme n'aurait pas dû exister ce chagrin éternel qu'elle subit depuis la mort ; je suis celui qui vit de la mort de l'autre ; pourquoi n'est-il pas possible d'interchanger ? Et donc elle ne cherche que la fuite,

elle a une autre vie dorénavant, celle d'avant n'a jamais existé ne devrait jamais avoir existé ; je suis cette preuve intangible que cette vie d'avant la mort, d'avant l'autre vie a existé.

Va chier !

Je pourrais prendre une date au hasard et dire, à ce moment, j'ai été heureux et rire à m'en faire péter ma trachéotomie. Mais ces dates-là n'ont jamais existé. Je ne peux que maudire ceux qui chantent à tue-tête qu'ils ont été heureux, accomplis.

Oui, j'ai eu des instants de paix.

À Erquy, dans la nuit, lorsque je sortais prendre l'air frais. Oui, j'aimais ces instants pendant lesquels j'étais seul et mon esprit avait le droit de penser ce qu'il pensait sans aucune censure. Je pouvais souhaiter la mort de qui je voulais, je pouvais concevoir l'assassinat de qui je voulais. À ce moment-là, j'étais le plus fort, le plus intrépide. Je n'avais peur de rien.

Ou alors, lorsque j'allais encore à la montagne et que je m'enfonçais dans la forêt en ne souhaitant qu'une chose : que la neige recouvre mes pas et que je ne retrouve jamais le chemin pourri de la civilisation. Mourir sans revoir un seul être humain.

Sans sentir le regard sale de celui qui te plaint, qui te comprend. Oui, lui, il connaît mieux la souffrance que toi. Il sait. Il n'a même pas besoin de parler, il comprend.

Non, tu ne comprends rien. Je veux que tu n'aies jamais existé. Je ne veux plus voir tes yeux sales se poser sur moi. Jamais, on ne meurt assez seul dans ce monde. Il y a toujours quelque part quelqu'un qui pense à toi, mais qui n'est pas capable de prendre ta douleur.

Ah ! Tu penses à moi, alors meurs à ma place. Ou alors, ce sont ces machines bruyantes : machine à morphine, pompe à oxygène, monitoring...

Je souffre encore plus de savoir que je ne vais pas être seul, qu'elle va poser ses yeux sur moi, qu'elle va me plaindre. Je ne veux pas qu'on me plaigne, je veux que l'on me foute la paix. Vouloir assister à la mort de son conjoint, c'est malsain. C'est malsain. C'est montrer à l'autre que l'on va continuer alors que l'autre va s'arrêter. L'autre continuera à rire, à bouffer, à sentir. Il y aura même un moment où elle va de nouveau rire. Et pourquoi pas, pourquoi pas, retomber amoureuse ? Refaire l'amour ? Se laisser pétrir par des mains inconnues ? Peut-être même va-t-elle connaître de nouveau un orgasme et puis un autre ? Un chapelet d'orgasmes alors que moi, je ne serais plus rien. Putain, elle va m'imposer cela dans ses yeux qui pleurent soi-disant sur moi. C'est ma mort, ce n'est pas la sienne.

Encore une fois se sentir dépossédé de quelque chose qui n'appartient qu'à moi.

Je ne veux plus penser à elle et c'est à ce moment qu'elle entre et qu'elle demande comme une ceinture glacée sur la peau tendue : « tu m'aimes ? »

Mais non, là, je n'aime personne, je veux juste la paix. Je veux être seul. Je veux puer seul, je veux me chier dessus sans que personne ne me plaigne. C'est la fin de ma vie. Pas de celle d'un autre. Que l'on me laisse.

Et moi, je lui réponds : « plus que jamais ». Comme une blessure encore plus profonde que le mal que je ressens. Je ferme les yeux. La dernière fois ?

Merde, encore un jour. Et elle est là, avec son sourire foireux de femme aimante et souriante qui sera présente jusqu'au bout :

« Je ne te laisserais pas mon chéri. » Je n'en veux pas de ta sollicitude.

Je tente de lever la main. Je tente de caresser son visage.

Comme j'aimerais la gifler pour la faire m'oublier. Et je sculpte au scalpel un sourire d'amour. Et une balafre s'ouvre dans mes entrailles. Je me tourne, car je ne veux pas qu'elle me voit tel que je suis. Pourtant, elle me connaît. Je suis celui qu'elle n'aurait jamais voulu connaître ni aimer.

Pas de bol ? Ce fut moi.

Regarde celui qui t'a pourri toute ta vie. Il va partir et tu vas encore l'aimer. Tu vas encore parler de lui avec un peu de rancune, mais beaucoup d'amour.

Mais dis-le que je suis une m.... d'homme. Que je n'ai jamais rien fait pour toi. Que je suis sale. Que je ne mérite l'amour de personne.

Dis-le. Dis-leur à tous, le véritable homme que j'ai été. Ne jette pas de fleurs, je n'aime pas les fleurs.

Je maudis ton amour. Je le maudis. Pourquoi ? Parce que si tu ne m'aimais pas, plus, je mourrais tellement si facilement. Sans jalousie. Sans souhaiter ta mort également. Accompagne-moi. Viens avec moi. Ensemble au-delà de la vie et de la mort. Allez, viens.

Mais non, il faut que tu vives. Tu te rends compte si Manouchian avait écrit une telle lettre à sa femme au moment

de partir. Quelle image ! Serait-il ce héros que l'on aime adorer ? Et pourtant, lui aussi, il est mort. Bêtement. Dans le froid. Pour des conneries qui n'étaient pas les siennes.

Oui, mais moi, ma guerre, mes guerres, je les ai toutes perdues les unes, derrière les autres. Toutes. Je n'ai pas peur de le dire, car je n'ai rien à foutre de ce que pourront penser ces gens qui ne me connaissent pas. Qui se foutent de ma mort comme moi de leur vie. M'ont-ils chié dans les bottes à me raconter sans cesse leurs malheurs, leurs problèmes ? M'ont-ils écouté raconter les miens ? Non. M'ont-ils accompagné ces jours de maladie ? Non. Sont-ils là à soulager mon agonie ? Non. Pourtant, ils pourraient être là, à baver sur celle qui va bientôt être libérée de sa parole. Et pourquoi pas, maintenant, derrière cette porte que je n'ouvre plus moi-même. Se faire prendre, là contre la porte. Avec ce souffle de la jouissance qui viendrait me caresser la joue. Me frôler plus encore que la mort. Mais non. Elle est seule. Les bruits de la cuisine, de la vie qui ne s'ébat jamais assez loin de moi sont insupportables.

« Cesse de vivre » je pourrais hurler, si les glaires ne cessaient d'obstruer mon gosier. Ils m'ont dit qu'il est possible que je meure, noyé. Eh bien vivement. Et puis, non, l'absence d'air est une souffrance. Plus qu'un estomac qui suppure dans un ventre ? Peut-être...

Parfois, mon propre rôle me réveille et je crois dormir près d'une bête. De toute façon, je dors seul. J'ai toujours dormi seul. Comme une mort continue. Quotidienne. Ne peut expliquer ce qui se vit, c'est une évanescence de soi-même qui s'extériorise dans la continuité.

J'entends les donneurs de leçons : « la mort, je ne peux pas en avoir peur, je ne connais pas ».

Moi, je n'ai pas envie de connaître. Regarde, même cette vie si misérable qui fut la mienne, comme celles de milliards d'individus, on s'y accroche et on n'a pas envie de la laisser partir, comme ça. Laconiquement, je dirais.

Non, on ne connaît pas, mais on est sûr que derrière il n'y a rien. Rien, c'est rien. Sans me prendre pour ce que je ne suis pas, je ne suis pas rien. Je suis un individu, un être humain qui a fait aussi du bien. Peu. Selon mes moyens. Mais avec toute ma volonté. Ça aussi, elle le dira. Et puis, elle dira ce qu'elle voudra, je n'en saurais rien. Elle ne pourra jamais me haïr comme je l'ai aimé.

« La mort est un beau voyage ». Mais non, c'est le surplace définitif. Tu ne bouges que parce que l'on te déplace, sinon tu n'es plus rien. Une conscience qui est non palpable qui ne devient soudainement rien. Une invisibilité qui va devenir présente, prégnante.

Ils regarderont mon portrait et se remémoreront les moments de bonheur. Ou de simulacre plus précisément. On fait avec. On ne connaît pas le bonheur étalon, ce ne sont que les sensations que l'on ressent. On dit « tiens je n'ai pas trop mal, ça doit être ça le bonheur ». Il ne peut se concevoir de bonheur total. Dans le même sens, nous ne connaissons pas le malheur absolu. L'homme tente toujours de s'en approcher. Il met tous les moyens dont il dispose à sa recherche. Mais le bonheur, il ne le cherche pas. Il le fuit parce qu'il pense que c'est une illusion. Mais pourquoi ne pas s'acharner à donner

corps à une illusion ? Mon chemin n'a été que ça et pour autant, ma vie a-t-elle été vide de sens ? Ceux de l'extérieur ne pensent qu'au vide lorsqu'il regarde mon passage sur terre.

Doit-on obligatoirement donner un sens à sa vie ? C'est quoi « donner un sens ? »

L'éphémère du passage ne devrait nous donner envie qu'au vagabondage, envie de musarder. De passer agréablement ce temps si court à aimer, à la liberté. Mais non, l'issue qui est celle qui est inéluctable ne nous oblige pas à penser à l'instant présent, à combler les vides de bruit et de fureur, pour ne pas avoir peur de la mort. Cette fin qui s'avance « avec sa gueule moche » comme dirait Boris Vian.

Parfois, quand je ne fais pas attention, je suis comme eux. Je donne de l'importance à l'illusion de l'importance de la vie. Je joue un personnage sérieux qui pense à l'utilité de sa fonction, de son rôle dans cet espace que je me suis imposé, ou que le destin m'a fourni. Et puis, je me reprends, l'espace-temps que j'ai, est si court et il court si vite, que je ne dois plus m'esquinter à vouloir en combler l'espace par des futilités, mais simplement, me replier sur les choses importantes pour moi. Bakounine disait qu'il ne serait libre qu'au milieu des hommes libres, mais il n'a fait que passer son temps en exil ou en prison. Sa seule liberté fut celle d'avoir envie de matérialiser celle qu'il avait conçue dans son esprit pour les autres et donc pour lui. Mais il n'a fait que s'échapper de lui-même, tentant de se trouver chez les autres, mais en fait, n'a-t-il, lui aussi, comblé qu'un espace-temps ? De Stirner ou Bakounine, qui s'est le plus approché de sa liberté.

Le désenchantement est un espace cicatrisationnel puisqu'il nous console de notre non-action, de notre résignation. Est-il donc l'important de ceux qui ne conçoivent pas le sérieux du temps sur terre ?

Mais je souffre. La vie est donc bien réelle. J'actionne la pompe à morphine. Voilà, dans quelques minutes, je serai peut-être moins vivant, mais la douleur ne sera plus là.

Je ferme les yeux. Et... ?

Le lendemain, après avoir essuyé ma bouche de la bave, après m'être frotté mes yeux plein de pus, j'ai pu enfin décider que ce jour, qui venait de s'ouvrir devant moi, serait celui de la joie.

Je décidais que je n'aurais pas mal, pas de douleur.

Et même, si elle était là et qu'elle me mordait l'intérieur comme jamais, je serais heureux et j'allais sourire. Sourire à ma femme. Enfin, depuis si longtemps, quelques minutes, je survivrais pour ces quelques minutes. Cette mort, qui avance, n'allait pas m'empêcher d'aimer ma femme, de lui dire, de lui montrer.

Je l'appelais silencieusement, car je ne pouvais pas parler, je ne pouvais plus. Mes mots comme une plaie, ils suintaient, mais ne s'élevaient pas.

Elle entra. Elle me regarda. Et elle comprit, elle comprit que le combat du jour allait être ce sourire pâle que je voulais lui offrir pour quelques minutes.

Elle s'assit sur le bord du lit, elle me prit la main. J'eus très mal comme si elle me tordait les doigts alors qu'elle me caressait le dos de la main.

« Je veux te voir sourire... »

Comme mon dernier cadeau. Comme il pouvait être mon dernier cadeau. J'avais envie de me battre pour accumuler des derniers cadeaux.

J'avais ce ciel bleu dans mes yeux qui passait.

« Je t'ai... »

Je lui mis ma main sur la bouche. Je ne voulais pas qu'elle me dise cette phrase comme on laisse tomber la phrase finale. Celle que l'on dit quand on ferme les yeux de la personne. Cette fois, c'était moi, la personne.

Je ne veux pas être la personne. Je ne veux plus être personne, je ne veux pas devenir la personne la plus importante parce que j'allais bientôt disparaître. Mourir pour ne pas disparaître. Mourir pour encombrer tous les espaces. Libres ou encombrés. Elle me regarda comme on regarde une lutte fratricide.

« Je veux te faire un bon repas... Que veux-tu manger ? »

En moi, je riais. Que veux-tu vomir aurait dû-t-elle dire ? Rien ne reste. Je ne fais que quitter mon corps de toutes les manières possibles. Je ne suis plus étanche du tout.

Je me remets dans les draps. Et je ferme les yeux. Et je veux qu'elle parte, vite, avant que le flot d'insultes n'arrive entre mes lèvres, ne passe ce rideau que je tente de laisser fermer.

Mais elle traîne. Elle veut savourer ces derniers instants de délices.

Je tourne la tête et m'oblige à refuser cette compassion. Je ne meurs pas pour que l'on m'aime. Je meurs pour mourir, parce que c'est mon destin.

Toute ma vie, je n'ai fait que croire que j'ai mené ma vie telle que je l'ai voulue. Mais, en fait, à chaque embranchement, mes non-choix m'ont conduit à ne vivre que de regrets ou de remords.

Et si c'était à refaire ? Sans mémoire, il est probable que je ferais la même chose et je verrais la même galerie de portraits en me disant: « m...., qu'ai-je fait ? Que n'ai-je pas fait ? »

« Pourquoi n'avoir rien fait ? »

Dans ce lit double, il ne reste que la substance de ma non-vie. Je n'en prends pas plus de place. Je n'ai fait que des non-choix que je ne veux plus m'imposer, m'imposer de croire que j'en suis fier.

Je veux avouer que j'ai merdé sur toute la ligne, que rien n'a été voulu et que ce que je n'ai pas voulu, était ma destinée, la meilleure, l'évidence, mon évidence, celle de ma vie évidente, de ma vie évidence.

Ce ne sont que ces moments-là que je ne regrette pas, ce sont ces évidences que j'espérerais ne pas louper si c'était à refaire.

Qu'est-ce que cette expression ? « Si c'était à refaire ? » Rien ne peut se refaire. Il faut faire, et parfaire ce que nous ne choisissons pas.

À ce moment, j'entendis la porte se fermer. Je ressentis la porte se fermer. L'empreinte de la main sur la clenche qui glisse comme un regret est ressentie de façon douloureuse dans mon corps.

Je poussais le curseur de la machine à morphine au maximum. J'allais peut-être mourir de ne plus vouloir souffrir. Mourir en étouffant les douleurs de la vie.

Je vis...Je v....

Ce matin-là, lorsque je m'éveillais, j'avais envie de penser à toutes celles qui avaient égayé mes jours sans que je n'ose leur dire ce qu'elle produisait dans mon âme et sur mon corps. Elles soulignaient les minutes qui auraient pu être pénibles d'une légèreté insoupçonnable. Il n'y avait quasiment rien de sexuel dans mes regards ou dans les ressentis. Je les regardais et je les aimais. Platoniquement, désespérément apeuré de vouloir faire quelque chose que je n'oserais jamais faire, d'avoir envie de leur dire simplement : « ne t'inquiète pas, dès que je t'ai vu, je suis tombé amoureux ».

Je ne leur ai jamais dit.

La peur peut-être d'entendre sortir de leurs adorables bouches que j'aurais aimé embrasser

« Arrête, tu ne m'intéresses pas » Ou peut-être encore pire :

« Pourquoi me le dire si tard ? C'est fini. »

En me répondant cela, nous aurions su qu'il n'y aurait jamais rien eu de possible si ce n'est le plaisir de se laisser croire que le temps n'a pas été notre allié, que les rencontres ne se sont pas faites dans un temps précis... En fait, je ne vivais pas ces sentiments, je les brodais autour de mon vil quotidien.

Et puis, il y avait ce sentiment affreux qui me tenaillait et qui me frustrait de la joie de les regarder. Je me disais :

« Ce corps que tu vas leur imposer, mais de quel droit ? Que vas-tu leur apporter de plus que ce qu'elles ont avec leurs amoureux du moment ? »

Alors, je détournais la tête, heureux de les avoir aperçues, presque à leur insu, et triste de me dire que rien ne changerait jamais et que j'allais devoir me contenter de celle qui m'aimait et qui, en fait, était celle dont l'amour réciproque empêche cette sorte de tristes histoires. Était-ce réellement le sentiment d'amour réciproque qui empêchait ce genre de bêtises, de butinements ? Et pourquoi y mettons-nous tant de choses dans la fidélité ? Les corps s'expriment, les fluides, sans attouchements s'échangent, s'effleurent et chacun en ressort plus atrophié, plus frustré. Nous en faisons porter les conséquences à nos compagnes et compagnons. Qui eux-mêmes doivent traverser les mêmes marécages. Pourquoi serais-je le seul à vivre cela ? La frustration est-elle un sentiment naturel et nous aide-t-il à nous forger une morale irréprochable ? Ne sont-ce pas plutôt des sensations que l'on perd et que l'on ne retrouvera jamais à l'issue de cette gesticulation si éphémère ? Je balayais de mon regard tous ces visages que je vénérerais sans que personne ne le sache. Je m'apaisais alors d'un mal que je ne ressentais pas véritablement, mais qui aurait pu m'envahir si j'avais vraiment senti ce sentiment que je m'autorisais à ressentir à quelques instants précis. Je les croyais aléatoires alors qu'ils ne m'envahissaient que lorsque j'avais à m'apaiser d'une

contrariété. Ce sont des sensations qui nous balaient le visage, légères et sans traces visibles qui pouvaient rester accrochées un certain temps. Leurs véritables forces étaient qu'elles n'appartenaient qu'à moi. S'il me prenait l'envie d'avouer un quelconque sentiment à l'une d'elles, je perdais le bénéfice de cet apaisement, pour sombrer dans le sordide de la déroute adultère. Je n'avais pas véritablement envie de vivre cette déchéance, sans que je sache véritablement ce qui pouvait m'en empêcher. N'étais-je pas le seul maître de ce que je pouvais ou ne pouvais faire ? Cette signature que l'on fait un jour lors d'une grande cérémonie, on en donne une définition précise de l'engagement au-delà de tout, au-delà du ciel, au-delà de l'instance suprême que représente Dieu. Mais quelle est la valeur d'un engagement devant quelque chose qui n'existe pas ?

Un sentiment, même si il est réel, si il bouleverse les temps et les moments, si il envahit le corps et l'âme, est-il si puissant que cela, qui m'engage à l'infini à ne ressentir cela que pour celle ou celui à qui on a dit oui, à un moment, à un instant ?

L'éphémère de la passade, le temps très court de la plainte des corps, brise-t-elle cette solennité d'il y a quelque temps ? Ce temps, qui est révolu, n'a la puissance que de l'éphémère. Il ne s'inscrit dans rien d'éternel. Il n'y a rien d'éternel.

Alors, je revenais chaque jour à ses côtés, comme si tous ces moments n'existaient pas, comme si, je ne vivais que la promesse éternelle que je lui avais faite.

Ce soir-là, elle s'assit sur le rebord du lit, et j'aurais souhaité ne pas à avoir à mourir ce fameux 6 novembre. Mais la mort, comme un rendez-vous que l'on ne peut pas reporter. J'ai rendez-vous avec cette angoisse que je ne peux léguer à personne.

Je lui pris la main, la lui serrai très fort, serrai sur mon cœur une larme échappée et je fis ce geste qu'il y avait longtemps que je n'avais pas fait. Je lui promis, une promesse inutile, mais réconfortante, comme toutes les promesses inutiles que l'on a envie de croire pour traverser des instants difficiles, que jusqu'à la fin des temps, je l'aimerais. Cette fin des temps qui allait prendre effet pour moi ce 6 novembre et qu'elle, elle aura le pouvoir de prolonger jusqu'à sa fin des temps à elle. Quelques années plus tard. Je ne veux pas (j'espère), qu'elle reste seule (je ne veux pas qu'elle m'oublie.), et qu'elle trouve quelqu'un (je ne veux pas qu'elle connaisse un autre homme.). Je n'ai pas le droit de lui demander cela (je serais sa douleur intolérable de ma mort qu'elle ne peut oublier.).

D'un geste, je lui impose ma lassitude et la somme de me laisser seul afin que je me repose (repaisse de ses visages adultérins).

Ce sont des moments que je construis. Il n'est pas évident de ne vouloir que souffrir, de n'être que plaie et souffrance. Je décide de n'être que souffrance. Uniquement souffrance. Du cerveau droit au ventricule gauche. En travers. Mon sang ne coule plus dans aucune veine, car chacune n'est plus que déchirure.

Pourquoi voulais-je souffrir ? Pour que l'on ne cherche qu'à me consoler ? Mais je cherche encore pourquoi on me consolerait vu que ma souffrance n'est qu'une construction. J'ai le droit de construire ma souffrance, mais je n'ai pas celui d'entraîner qui que ce soit dans le cercle du consoleur/consoleé.

Au début, je croyais que c'était quelque chose qui me tombait dessus. Pas de chance. Pas le jour. Mais non rien à voir. Et ces moments que je construisais correspondaient à des moments où elle était joyeuse, où ses rires ne m'étaient pas adressés, ou ses yeux brillent sans que j'en sois la cause. Responsable. Alors, qu'est-ce que je fais ? Je la punis. Eh oui, mais elle ne peut pas être heureuse sans moi. Elle n'a pas le droit d'être heureuse sans moi. Pour tout dire, je la condamne à pleurer du jour de ma mort jusqu'à la sienne. Peut-être même, la souffrance qu'elle va ressentir, intolérable, insurmontable, va-t-elle l'obliger à l'anticiper, à la provoquer, à la précipiter.

Ce qui est fort déplaisant, c'est qu'elle me regarde toujours avec amour, avec compassion, car elle ne sait pas ce que je pense. Elle n'a aucune image de mes pensées ; ma souffrance lui impose ce visage compassé ; ma mort prochaine lui impose cet amour infini. Mais qu'est-ce que cela peut me faire ? M'apporter ? Ce matin-là, la douleur s'était habituée à mon corps et je pensais que j'allais pouvoir enfin lire quelques lignes, quelque vers. Ce matin-là, je n'aurai pas besoin de ma pompe à morphine habituelle.

Qu'allais-je bien pouvoir lire ? Je tombe par inadvertance sur « lettre au père » de Kafka. Par inadvertance ? Non, en fait,

rien ne me touche qui ne soit prévu ou imposé par une ligne tracée. Donc, je pris l'ouvrage.

Pour haïr quelqu'un encore faut-il qu'il ait été présent, qu'il existe ou qu'il ait existé suffisamment pour laisser une empreinte indéfectiblement haïssable. Que sa présence devienne une douleur insupportable, ou alors qu'elle nous fait ressentir une haine incroyable, incommensurable. Mon père n'a vécu que le temps de m'incruster, dans mes veines, dans ma perception, son immense absence. De mon père mort, je n'ai haï que son absence, le fait que je n'ai jamais eu ses bras autour de mon corps, ses mains sur mon visage. Son souffle sur mon visage le soir pour un baiser. Une nuit qu'il m'apaise, un matin qu'il me pousse.

Et puis l'absence de sa voix, l'absence de son tout, il n'est devenu rien sans qu'il n'en ait conscience et il me l'a imposée. En avait-il le droit ? Le savait-il que j'allais le haïr parce qu'il allait mourir sans se rendre compte qu'il me forcerait à l'attendre toute ma vie, pour le rejoindre dans sa mort ? Dans ma mort. Dans mon impatience de son message qui ne vient pas. Qui ne viendra jamais. Il n'avait même pas conscience qu'il avait à me laisser un message derrière lui.

Ma route est d'autant plus longue, sinueuse, inconfortable. Alors ce Kafka qui parle de son père, à son père, même si ce n'est pas de vive voix, si ce n'est que par lettre interposée, il l'a en face de lui, autour de lui de sa présence qui lui nuit. De son absence souhaitée expressément.

J'aimerais, j'aurais aimé que le mien m'impose celle de son insupportable présence. Je ne l'idéalise que parce qu'il n'a

jamais existé autour de moi. J'aime les anecdotes que l'on me raconte et non mon père. Des parcelles de souvenir. Par non-connaissance, j'aurais souhaité échanger une vie de ma mère pour une heure en présence de mon père. Pour le regretter ensuite. Pour vouloir le regretter ensuite. Pour vouloir le regretter ensuite. Pour peut-être espérer le regretter ensuite.

Puis il y eut l'intérimaire, celui que l'on m'a forcé à ne pas aimer, à haïr, à maudire, de ce non-amour qui l'a détruit. Celui dont on a construit pièce par pièce sa mauvaiseté. Celui que je n'ai rencontré que tardivement parce que longtemps, j'ai erré. Celui que l'on a mis hors de chez lui, que l'on a exclu.

Je l'ai vu souffrir, je l'ai entendu souffrir, mais ces nuits, que l'on m'a inventées, elles m'ont persuadé que l'homme était mauvais.

Il est triste de ne pas savoir parler de lui, car il a vécu hors de nous de par la faute d'une seule personne. Celle qui a regretté que le premier homme aimé soit mort. Celui qui l'a aidé à traverser le deuil, le fardeau de la solitude avec un enfant. Cet intérimaire a pris une femme avec un enfant, défiant le temps et les convenances, les dogmes et les certitudes meurtrières. Et elle l'a récompensée de sa haine qu'elle a construite autour de lui.

Moi, je l'ai aimé, et je l'aime. Nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre, sans pudeur, sans gêne, l'amour submergeant, l'amour sublimant, l'amour emmerdant ceux qui détestent, ceux qui haïssent tout et tous. Et il est parti, dans un râle, dans un souffle, dans la peur, seul malgré ma présence,

sans son fils de sang. Et merde a-t-il dit ; et merde a-t-il lancé dans son dernier souffle.

Et des yeux qui ne se ferment pas espérant, attendant... Ne venant pas, ne venant pas.

Il y a ces jours de « fête » des pères, où tous ces sentiments reviennent, envahissent, explosent, c'est le temps des souvenirs, ou des commémorations, le temps du regret de bras disparus trop tôt et de bras inexistants, car pas de même sang.

Qu'importe, emporte le temps des larmes sur les joues, rires et cadeaux du mien donné, bisous enveloppants, amour dépoussiérant, je suis père moi-même et je suis vivant, présent, aimant.

Elle a été ma première expérience avec la mort.

Quand je l'ai rencontrée, j'aurais pu savoir qu'elle était vénéneuse. D'ailleurs, je le savais. Je l'ai côtoyée.

Je n'ai jamais rêvé que j'allais pouvoir rêver ça. Je l'ai peut-être toujours cherché, mais pas rêvé. J'ai pris ce que j'ai pu trouver. Elle m'avait prévenu que je n'avais rien. Et c'est sans doute ce qui a fait que je m'y suis jeté à corps perdu. A âme perdue. J'ai surjoué l'amour, la passion. Et je suis tombé de trois étages. Sans combattre, comme une fatalité. Comme une envie de ne plus jamais atteindre la terre. Je n'ai pas lutté contre la mort. J'ai accepté de revivre. J'ai accepté de revoir le jour et la vie. Je n'avais pas envie de voir quelqu'un d'autre qu'elle. Celle qui avait failli me tuer par sa fuite dans la nuit parisienne. Dans cette nuit éthylique. Comme fatidique. Cette journée qui avait à peine commencé qu'elle n'allait plus finir.

Cette course folle à l'alcool. Tout l'alcool possible. Tout. Jusqu'à cette chute. Cette chute.

« Les larmes de la lune », elle qui se fait défoncer et ces gens, ces inconnus, qui volent et qui dorment dans des armoires électriques. Et moi qui lui demande de m'apprendre à voler avec elle. Pour elle. Au-devant d'elle. Et ça a été ma première expérience avec des machines qui font vivre. Qui me font ne plus avoir mal. J'ai traversé tout ça avec fatalisme. Je survis, je survis et si je meurs et bien, je meurs.

Je n'avais qu'une obsession. Les fenêtres d'en face mon lit qui me permettait de l'apercevoir dans tous les bras possibles, dans toutes les positions possibles.

Ce centre de tri fut la perte de ma vie. La descente aux enfers. Le torrent de la chute. Le Niagara de la déglingue.

Cette journée qui a été le prologue de chute, elle m'a annoncé qu'elle se marierait le 15 août. Le 15 août. Alors, nous ne nous sommes pas parlé, mais nous avons bu. Je lui ai annoncé que je ne voulais plus lui parler. C'était fini. Je n'allais tout de même pas être un témoin. Nous avons bu plus que de coutume. Et sans fin. Sans joie. Sans cri. Sans pleur. Rien que de la haine de ma part. Elle me demande de buter son conjoint, oh, de manière subtile, comme dans le chuchotement à un possédé, à un illuminé, à un envoûté. Et elle m'annonce qu'elle va se marier.

Se marier, le 15 août.

Alors, ce 15 août, j'étais à l'hôpital, plâtré de la tête aux pieds. Drogué pour ne pas souffrir, plus conscient de grand-chose (si

ce n'est que je hais ma mère et que je l'humilie dans mon inconscience) et ce 15 août, j'ai passé la journée à pleurer, sans savoir pourquoi, sans me rendre compte de pourquoi je pleurais. Et fait étrange, ce fut un jour où, dans mes délires, je ne l'ai pas vu dans l'encadrement de la fenêtre en face. Elle ne volait pas, elle ne baisait pas avec des inconnus, non, elle était en train de se marier.

Je n'ai pas eu la conscience que ce 15 août fut la journée la plus triste de ma vie.

J'ai confondu.

Je n'ai pas cherché à me persuader que je m'étais trompé.

Je n'ai pas voulu entendre que je m'étais trompé. Je savais que je n'avais pas d'issue avec elle. À part ce que j'ai subi quelques années plus tard.

Je n'avais pas l'intention de mourir. Je n'avais pas l'intention de mourir ni de tuer personne comme elle me le demandait. Je devais la débarrasser de celui dont elle n'arrivait pas à oublier qu'elle en était folle.

Et folle, c'est bien ce qu'elle était puisqu'elle faisait sans arrêt des passages dans les HP ; d'où elle m'appelait pour la faire évader.

Je l'aimais, mais je ne voulais pas la voir sortir. Je voulais l'aimer, mais comme un regret éternel, celle avec laquelle je ne pourrais jamais vivre parce qu'elle était internée, car folle. Jamais, je n'aurais fait évader une folle.

Dans la région parisienne, après un malaise qu'elle avait fait dans un restaurant après avoir trop bu, les pompiers nous ont amenés dans un hôpital psychiatrique en banlieue. On s'est

enfui. On a fait le mur. Et nous sommes revenus de banlieue, en pleine nuit, à pied.

Aucun guide touristique de la capitale ne propose de faire le tour de tous les hôpitaux de Paris. Moi, je les ai tous faits avec elle. Pour elle.

Ça aurait été si simple qu'un jour, elle meure. Elle serait étouffée dans son vomi. Ou, en traversant sans regarder, elle aurait été renversée par une voiture. Ou alors, une grave crise d'asthme.

Je mens, elle a eu une grave crise. Et con comme je suis, j'ai appelé le SAMU. Ils sont arrivés à temps. Et le con, qu'est-ce qu'il me dit ? Comme pour me rassurer ? « 5 minutes de plus, et elle y passait ». Et merde !

Et elle serait devenue mon éternel amour, celle que j'aurais aimée jusqu'à la fin des temps. Des temps de Paris jusqu'à mon retour en province. Jusqu'à ce que je rencontre celle qui est ma femme. Celle qui est mon évidence. Celle qui est de l'autre côté et qui pleure parce que je vais mourir. Son amour va mourir... et voilà à quoi pense son amour. À celle qui a failli le tuer.

La chute en elle-même, je n'en ai aucun souvenir. Je les ai chassés. Classer comme on se vante d'une aventure volontaire. Sans qu'elle ne l'était pas. Par contre, je me rappelle presque toutes les minutes de cette journée.

Nous avons bu la veille, comme nous avons bu la veille, comme la veille. Cela faisait quinze jours que nous ne dessoûlions pas. Nous buvions, je vomissais, nous buvions, je vomissais. Cela me fait penser, lorsque j'allais la rejoindre dans son foyer pour picoler. Une nuit, après un trop plein, je suis

allé vomir pour faire de la place. Et j'ai immédiatement dessoûlé lorsque, au milieu du vomi, j'ai aperçu une tache de sang. La peur !

Bon, puis à force, jamais plus je n'avais peur. Mais je savais que c'était une limite pour arrêter. Mais elle, elle continuait, et elle tombait. Sans arrêt, partout, tout le temps.

Il a fallu mettre un terme à cette inexpérience. Cette terrible erreur.

Il m'a fallu me désintoxiquer de l'alcool, pour pouvoir me désintoxiquer d'elle.

Comme ce fut une épreuve, comme ce fut une nuit blanche. Comme ce fut, une nuit blanche silencieuse. Terriblement silencieuse. Nous ne devons plus jamais nous revoir. Jamais. Mais nous n'en avons jamais eu de regret. Surtout moi. J'étais libéré. Je l'ai accompagnée à la gare Montparnasse. "Pour être sûr qu'elle parte. Pour être sûre qu'elle ne fasse pas demi-tour."

Nous sommes restés, face à face, en silence. Il n'y avait même plus de haine. Non, simplement, nous contemplions sur le tapis le cadavre de ce qui fut notre relation. Amour ? Haine ? Passe-temps ? Défolement ? Dépaysement ? Rien qui ne ressemble à de l'amour en tout cas. Et puis, nous avons envie que la nuit finisse. Vite. Enfin, nous pûmes nous rendre à la gare Montparnasse. Elle a marché sur le quai, elle ne s'est pas retournée, elle ne m'a même pas regardé. Cette attitude m'a libéré définitivement. Tranquillement. Donc, je suis sorti de la gare, j'ai poussé un gros soupir et je suis allé me coucher.

Pendant deux jours, j'ai mangé tout, n'importe quoi, j'ai dormi et je me suis branlé. Jusqu'à hurler de douleur. La

douleur d'être libre contre ma volonté. C'était ridicule, mais je ne pouvais pas y échapper. À n'y rien comprendre. Rien. Le principal, c'était que j'étais libre.

Ces lignes seront les dernières sur cet épisode. Elles sont le testament de cette aventure nauséabonde.

Elle est arrivée parmi nous sans que l'on ne s'en rende compte. Je l'apercevais à peine puisque j'étais paumé à attendre celle qui était partie, qui avait fui, celle qui ne m'avait jamais été destinée. Celle que j'ai confondue comme une évidence. Elle fut le repère perdu qui me força à échouer sur tout, sur tous. Son voile néfaste a tout recouvert d'une même teinte et je ne pouvais plus rien distinguer. J'avais dans ces moments-là comme des semaines en attente. Ce ne sera pas celle-là, mais l'autre d'après, mais comme ces jours devenaient infernaux, interminables. Et le lundi suivant, c'était la même désillusion qui se perpétuait comme un jour sans fin.

Un instant indéterminé, comme une brèche dans le temps continue de la descente sans filet, j'ai ouvert les yeux. Nous étions dans le métro et elle était en face de moi. Je pus enfin m'excuser de l'observer. Et je l'ai observée. Je ne l'ai pas oublié. Je ne veux pas l'oublier. Je ne veux pas l'oublier, car je pense que je l'aime encore. Je l'aime comme un regret ou comme une histoire qui ne s'est pas finie puisqu'elle n'avait jamais commencé.

Alors, elle était assise en face de moi et elle me fixait.

Au fait, que faisais-je sur cette ligne ?

Je lui avais sûrement dit oui lorsqu'elle m'avait demandé de boire un verre chez elle. Elle m'avait demandé ou c'est moi qui

avais fait le pas. Et pourquoi aurais-je fait le pas puisque je n'avais qu'une pensée et elle n'en faisait pas partie. Donc j'avais accepté. C'était un vendredi, un vendredi soir à Paris. Dans l'attente du retour le lendemain dans ma province.

De toute façon, ça n'avait aucune importance, je pouvais boire avec n'importe qui pour patienter. J'ai repris la même table que d'habitude, sauf que celle qui était en face de moi n'était pas celle que j'aimais, pas celle qui voulait me voir mort, celle qui ne m'avait jamais dit qu'elle vivrait avec moi. Celle qui... On a parlé, sans doute, mais de quoi ? De quoi pouvais-je donc parler avec celle qui était en face de moi ? D'ailleurs, quel était son prénom ?

- Ton prénom ?

- Valérie.

- À la tienne »

Il n'y avait aucun effort à faire puisque ça ne devait pas durer, je ne voulais pas que ça dure. Il fallait que je me force pour que ça ne dure pas. Je voulais qu'elle ne soit qu'une passade. Je m'inventais des témérités, des instants de bravoure qui se perdaient dans le temps, l'alcool et dans l'absence de quelqu'un qui n'aurait jamais dû être dans mon éphémère existence. Je parcourais toutes ces distances sans m'apercevoir que mon immobilisme mobilisait toute mon énergie. Mes énergies. Mes facultés de conscience, d'inconscience étaient dans des brumes épaisses dans lesquelles je n'arrivais pas à naviguer. Sauf à vue. Sauf à vie.

Pourtant, elle était belle. Oui, cette Valérie était belle et je suis persuadé aujourd'hui, du haut de ma mort prochaine

qu'elle aurait pu être celle qui est dans la cuisine actuellement. Et peut-être n'aurais-je pas voulu mourir alors ? Ou alors, j'en aurais eu la force et pas la souffrance. Ou alors oui, j'aurais su souffrir afin qu'elle soit heureuse que je meure. Ou de me voir mourir.

Valérie de Rennes. Toute une évidence. Toute une jeunesse qui fuit son adolescence et qui s'offre en femme.

Elle m'amena chez elle. Et nous continuâmes à boire. Elle eut bien voulu m'exhiber sa nudité, mais comme j'en avais envie. Envie de me retenir d'avoir envie avant de prendre le train. Se dire que j'avais résisté à une envie de voir une femme nue avant de prendre un train. Un train qui me ramenait vers un monde dans lequel je n'avais pas le droit d'avoir des femmes nues. Il n'y avait aucune envie de nudité dans le patelin dans lequel j'habitais. Des femmes qui avaient envie de me montrer leur nudité. Et je me dis » j'ai sans doute raté quelque chose ». Et je me dis encore : « Lorsque je reviendrai lundi, je retournerais voir celle qui me disait qu'elle avait envie de me montrer son corps. Et peut-être de me donner, de me l'offrir. Enfin, que mes mains pétrissent ce qu'il y avait à pétrir, et boire ce qu'il y avait à boire. Comme j'avais envie de boire toutes les liqueurs qu'elle pouvait m'offrir. Valérie...

Je pouvais souffler son nom comme une bouée qui allait me sauver de la noyade. Mais avais-je envie d'être sauvé.

Le lundi, j'entrais dans mon centre avec une envie irrésistible de ne plus penser à rien, car celle qui allait peut-être devenir une aire de repos... en attendant que l'autre revienne...

pourvu qu'elle ne revienne pas... Plus... que la vie ne m'apporte plus son regard mort... vide... dans lequel il n'y avait pas mon reflet.

Et elle vint vers moi... Valérie... Elle n'est pas venue vers moi dès le début, suffisamment pour me tendre jusqu'à l'appel... de mon corps... un appel silencieux de bête affamée... apeurée... Je ne crains pas de le dire que je n'avais plus rien de l'humain... Elle me regarda et me dit ces quelques mots : « on pourrait aller boire un verre, j'ai quelque chose à te dire ».

Je ne cherchais pas à comprendre, à analyser... à identifier un avenir qu'elle avait dessiné d'une main délicate... C'était une jeune femme délicate, comme une fleur ensanglantée que l'on a posée à côté de son vase et qui se meurt... Je la regarde, elle s'éloigne... Et dire que je n'ai même pas tenté de l'embrasser... Je ne tenterais jamais de l'embrasser... Je venais de déclarer le plus absurde serment de tous les temps... Personne ne l'a entendu, personne ne l'a entendu et pourtant, chacun pouvait se rendre compte que, en quelques secondes, j'étais devenu le plus con de tous les hommes...

- Peux-tu venir avec moi jusqu'au rendez-vous ?

- Pourquoi ?

- J'ai peur.

- De quoi peux-tu avoir peur ?

- Je ne veux pas avoir peur tout seul... je veux que quelqu'un m'aide à porter ma peur... ma stupide peur...

- D'accord, je serais là...

Elle fut déclarée irrecevable aujourd'hui, mais elle devint un petit point lumineux dans le fond de la toile. Un jour... Plus tard...

Aujourd'hui, je meurs et je ne peux même pas me rappeler précisément ce visage. Je ne crois pas que j'aurais pu encore survivre sans la revoir encore une fois.

Elle est en face de moi... je la regarde et j'attends patiemment ce qu'elle a à me dire. Mais que peut-elle me dire d'autre qu'elle m'aime et qu'elle veut sortir avec moi ? Je lui dis oui parce que je n'ai rien d'autre à faire. Il y a la place vacante de celle que j'aime et qui m'impose son absence. Alors, je me venge, je souffre et je me venge. Et je vais faire souffrir, car je me venge. Je me suis vengé, mais je souffre et elle n'est toujours pas avec moi et elle, Valérie, celle qui espérait être toujours à mes côtés, toujours près de moi, en moi, je l'ai blessée définitivement. Salement. Égoïstement. Héroïquement ? Non, comme un lâche, comme un infect lâche. Je ne pense pas que j'ai fait plus de mal qu'à cette femme. Cette fleur ensanglantée que l'on a posée à côté de son vase et qui se meurt.

- J'ai envie de sortir avec toi... Tu me plais...

- D'accord.

Et la nuit nous a absorbés. Nous a conduit jusque chez elle. Chez elle, comme un foyer que l'on fuit lorsque l'on est con et que l'on tente de faire croire que l'on veut vivre autre chose. Je la regarde et elle est heureuse. Et je ne le suis pas. Je lui impose ma face rictus alors qu'elle veut me faire les plus beaux sourires. Je veux m'enfuir et je me retrouve dans son lit nu.

Elle se met nue devant moi. Pas de fausse pudeur. Je suis à elle, elle est à moi donc, elle est nue et s'offre. S'offre. Offrande vexatoire de la fidélité à l'invisibilité. Je ne pense pas que je perdrai plus que j'ai perdu ces jours-là. Regarde là marcher devant moi. Elle est chez elle, nue, son homme est dans le lit nu, comme des promesses qui se font attendre patiemment. Attentes qui seront déçues. Nous aurions dû envisager cette merveilleuse aventure comme un projet pour plus tard. Pour une époque qui lui aurait été destinée. Je vais le dire aujourd'hui pour ne jamais plus le dire. Mais je le ressentirais alors que la mort me mord les tripes.

Valérie... Son visage n'est plus là, mais il place autour de moi comme une vague réminiscence. Je ne cherche même pas à lutter. Même plus. Je l'ai devant moi. Elle vient se coucher à côté de moi. Elle se colle. Elle empreinte mon corps que je tente d'anesthésier. Rien ressentir. Rien trahir.

Rien affermir. Elle pose sa tête sur mon torse et c'est le début de deux semaines de vie commune. Je ne peux même pas fuir ce confort que je n'aurais jamais apprécié si je n'étais pas déjà mort de son absence.

Valérie... Je répète son prénom comme une punition, une punition que je m'oblige à prononcer comme avec un espoir de voir ce visage se redessiner devant mes yeux...

Valérie... Je ne peux en dire plus pour le moment, j'en souffre encore, j'en souffre encore... Je me retourne et je m'endors. Je crois même que je pleure... Demain, l'infirmière...

Ces jours-là, je savais que j'allais passer une journée de merde.

L'infirmière passait son temps à m'engueuler parce que tous les instruments étaient débranchés tellement je bougeais. Eh oui, infirmière de malheur, je bouge encore. Je suis en vie. Il se peut même que pour l'embêter le plus possible, je me déhanche de plus belle. Je me contorsionne. Je me trémousse.

Ce que j'aime aussi quand c'est elle qui me fait la toilette, c'est bander. Alors, je la vois fuir ce honteux outil dressé. Faire en sorte de ne pas le toucher, de ne même pas l'effleurer. Et je bande. Je défais le drap et tout est dehors. Il y a même une fois, j'ai réussi à éjaculer devant elle sans me toucher, sans qu'elle me touche. C'était euphorisant. Il a bien fallu qu'elle attrape mon sexe pour le nettoyer et essuyer le sperme qui avait giclé sur mon torse. Jel'ai même vu mettre un doigt dans sa bouche pour en goûter une goutte. Je pense qu'elle va finir par me branler. Il va falloir avant que je meure.

En fait, sa visite me remettait dans le temps que j'ai passé à l'hôpital suite à ma chute. Ce temps, découpé d'une partie de ma vie. Cette partie qui ne m'a plus appartenu et que chacun s'est approprié pour en faire la vérité qu'il aurait voulu imposée à ma vie. Ils amenaient leurs réflexions tentant de me l'imposer, oubliant purement et simplement que j'en étais le héros principal fatigué. Et ils m'en voulaient presque que leur vérité n'était pas celle que j'avais vécue. Je devais me plier à leurs injonctions.

« Mais non, souviens-toi, tu nous racontais ça et ça, donc forcément ». Parfois, lorsque je les écoutais, je les entendais développer leurs théories.

« Oui, quand on voit le parapet en contrebas et la façon dont il est placé, et l'endroit où il a atterri, il a forcément été poussé. Ce n'est ni un accident, ni un suicide... ».

Et puis, le silence qu'il faut au moment qu'il faut...

« C'est une tentative de meurtre... évidemment. ».

Alors, à ce moment-là, il n'est plus possible que j'intervienne pour remettre les choses dans l'ordre, rétablir la vérité. Ce que j'ai vécu, les suites d'événements qui avaient construit, briques après briques, le parcours de cette journée. C'était évidemment une impasse sans possibilité de faire demi-tour. L'issue était la chute. D'une manière ou d'une autre, il n'y avait qu'une issue, je n'avais même pas à me débattre.

Bon, cette infirmière me ramenait donc à cet hôpital où je fis cet arrêt au stand pendant trois semaines. La description que l'on me dit de ma personnalité à ce moment, m'a troublé, ce personnage ignoble avec, tous et chacun, m'a dérouté, mais je me dis et le clame haut et fort : il n'y a à avoir aucun regret. Sans doute, était-ce toute ma souffrance que je crachais à la gueule de tous. Je vous haïssais de la maudire alors que je souffrais de savoir la perdre tellement elle m'était nocive. La désintoxication est une panse de libération toxique, douloureuse, eh bien, vous allez tous souffrir avec moi puisque vous m'aimez, dites-vous. Je fus sans doute le patient le plus infect de tout l'hôpital au point où ils durent m'attacher au lit la nuit. Et les infirmières, comme un gage de la qualité de leur

travail m'exhibait leur patience, leurs sourires, leurs beaux visages. Et moi, dans la douleur de mon inconscience d'être abandonné par celle que j'aimais, je passais mon temps nu, vulgaire, sale. Je ne voulais aucune trace d'humanité auprès de moi alors que la souffrance infinie était en moi. Je regrettais peut-être d'avoir survécu et donc de souffrir, je leur en voulais de me maintenir dans cet état que je haïssais. Mais laissez-moi donc partir, faites une faute professionnelle lors d'une opération que j'en finisse de souffrir.

Je ne l'avais peut-être jamais assez regardé, mais alors... cette mémoire que j'avais de ce corps, d'où me venait-elle ? Petits seins, hanches proéminentes, sexe poilu. Ces fesses souples, mais plus grasses que fermes. Ces hanches un peu larges. Elle n'avait absolument rien qui pouvait intéresser mes fantasmes.

Elle était l'infini de la femme que je ne pouvais aimer ou uniquement celle que je ne voulais quelorsque le sexe devenait une plainte, ou une douleur, ou une absence. Volontaire ? Subie ?

Je ne l'avais b..... que deux fois.

Pourquoi dire « b..... » ? Je n'ai jamais b.... aucune des femmes avec lesquelles j'avais été.

Jamais. Je n'en avais peut-être pas la capacité. Je n'en cherchais peut-être pas l'envie.

Donc, on n'avait fait que deux fois l'amour. Sans folie, sans véritable rythme, comme quelque chose que l'on devait faire

pour faire croire que l'on vivait une histoire d'amour réciproque. Un long calvaire. Une obligation néfaste.

Et pourtant, depuis peu, ce corps me poursuit comme une obsession qui va devenir malsaine. Que lui dirais-je si je la revoyais ? Un peu comme ce que je pourrais dire à Corinne ? Et puis à toutes celles que je n'ai pas abordées, à qui je n'ai jamais souri, à qui j'ai fait faux bond... Elles sont multiples, elles sont diverses, mais elles n'ont jamais été à mes côtés.

Est-ce cela l'amour ? Et qu'est-ce que je vivais depuis bientôt 30 ans ? L'amour, n'est-ce pas cette évidence que l'on n'arrive plus à définir ? Que l'on n'arrive plus à dater ? Et quand on la regarde, il ne peut y avoir aucun autre visage qui peut le supplanter. Certaines ont fait de terribles tentatives, mais aucune n'a dépassé le stade du ridicule.

Bientôt, notre histoire, cette histoire, l'histoire de ma vie va prendre fin dans un tourment absolu, définitif. À quoi me sert de la fixer comme pour me fixer des images dans une mémoire qui va mourir avec moi. Je ne vais rien emmener. Rien. Tout disparaîtra pour moi, en moi, autour de moi dès que je pousserai le dernier soupir. Je regarde autour de moi. Pourquoi regarder autour de soi pour dire adieu ? Disons-nous adieu à des lieux parce que ça se grave dans le décor, pour les autres, pour l'infini ?

Ce corps que je n'aimais pas, mais qu'elle offrait en permanence à mon regard est revenu me hanter maintenant et à l'aube de ma mort. Et cela, vais-je l'emmener comme un tourment supplémentaire dans mon prochain infini ?

Je ne lui ai rien promis et j'ai tenu ma non-promesse comme la plus médiocre de toutes les promesses absurdes. Et je l'ai regardée comme si je l'avais vaincue alors qu'en fait, c'était moi qui la regardais d'en bas parce que j'étais en train de tomber, de m'enterrer. Elle n'avait eu aucune chance, je pense l'avoir déjà dit. Elle disparaissait en permanence derrière le spectre de la désillusion de mon non-amour.

Ce matin-là, je n'avais besoin de rien. Comme un jour dont je n'arriverais pas à remplir les vides. Les vides sont devenus ma vie. Entre deux intraveineuses, des ponctions ou des vomissements. Le vide est la ronde de ma femme qui entre et qui sort et qui me pose toujours les mêmes questions auxquelles maintenant, comme dans un jeu pervers, je réponds d'avance : « non, je ne souffre pas », « Non, je n'ai besoin de rien », « laisse-moi, je vais dormir un peu ».

J'ai beau me regarder dans une glace, je deviens une ligne verticale qui s'éloigne dans un gris très transparent.

Meurt-on ou disparaît-on ? Alors, je vois ma disparition dans le miroir vertical qui accentue cette sensation.

Je ne suis pas l'ombre de moi-même, comme aime à susurrer mes « amis » à ma femme. Qui dit ombre dit lumière, soleil, or, depuis, longtemps, les volets sont fermés. Je ne veux plus les ouvrir. Depuis que je sais que je vais mourir, je veux que la vie m'agonise devant ma porte.

Bientôt, je demanderai que plus rien n'entre dans cette chambre dans laquelle ma verticalité disparaît sur fond gris.

Je n'aurai bientôt plus la force de parler, d'écrire, et je resterai avec mes pensées emprisonnées dans ce corps qui les

contiendra toutes dans ma verticalité disparaissant sur fond gris.

Je n'ai pas à me plaindre. Me plains-je d'ailleurs ? Me suis-je déjà plaint de quoi que ce soit à qui que ce soit ?

J'ai toujours cherché à être seul, car je savais que j'entraînerais chacun ou chacune dans mes tourments, dans le choix de la non-vie. Je n'ai jamais vécu comme sujet de vie ambitieux, comme envie de faire ? De faire quoi ? Comme les autres. Si je l'aimais vraiment ma femme, mais je l'aime, je l'aurai prévenue que ma vie serait une perpétuelle merde.

C'est la veille de ma mort et j'ai dans le regard le dégoût de la vie des autres. Je ne m'enfuirai pas dans un moment de gentillesse. Je serai cet affreux mort qui maudit la vie jusqu'au bout. Je vais attendre que ma femme aille faire des courses pour partir sans la revoir, pas d'adieu, pas de signe, pas de réconfort ni pour l'un ni pour l'autre. Je serai ce mort égoïste qui ne veut laisser aucun bon sentiment derrière lui. Je veux que l'on m'oublie. Je n'ai jamais existé, je ne suis jamais venu sur la terre, je ne laisse aucune trace qui se doit d'être éternelle ou qui me rappellera aux souvenirs de certains. Je ne veux pas que l'on parle de moi, ni en mal, ni en mal. Je veux également m'oublier à jamais dans cette mort qui est la fin. La fin de ma mort sera lorsque mon corps ira à l'endroit prévu.

Ni fleur, ni sermon, ni pleur. Rien. J'aimerais qu'il n'existe aucun lieu où on pourrait se recueillir. C'était avant que j'avais besoin des démonstrations d'amour. Aujourd'hui, ce ne seront que gesticulations, larmes déclenchées parce que... paroles qui

oublieront qui j'étais réellement. Je n'étais rien, né de rien et retournant à rien. Je ne demande pas plus.

Voilà, elle sort. Finalement, ce n'est pas la veille, c'est le jour. Encore une fois, j'ai menti. Je mens encore, mais la mort sera ma première vérité : la seule, l'unique et la plus grande.

Je laisse à ma femme, le souvenir de l'homme qui n'a dit qu'une fois la vérité : le jour de sa mort. Et puis...

Postambule :

C'est une première pour CDAN et nous espérons que cela vous a plu.

Les autrices et auteurs, apportent un regard très sensible par leurs écrits. Quelque part, c'est bien normal, il y a dans leur texte comme quelque chose de presque oublié, une sensibilité que nous aimerions rencontrer plus souvent.

Nouvelles

Premier recueil des autrices et auteurs du Cercle des auteurs normands, ouvert aux genres, styles et émotions divers(es) et varié(e)s.

Les amis du Cercle vous présentent leurs écrits avec imagination et sensibilité.

CDANédition

978-2-9588253-4-8

Prix : 8 euros

9 782958 825348

